

L'enfant a-t-il toujours existé ?

Le sentiment de l'enfance serait-il apparu progressivement depuis trois siècles dans l'Occident chrétien ?

Les recherches récentes vont à l'encontre de cette thèse initiée par Philippe Ariès.

Depuis les années 1990, les recherches sur l'histoire de l'enfance et de la famille se sont multipliées, issues de démographes, d'historiens ou d'anthropologues, sur les enfants de l'aristocratie ou ceux de la rue, au travail des champs ou en apprentissage, martyrs ou abandonnés, donnant naissance à de grandes synthèses internationales (1).

Ainsi, s'appuyant sur des sources nouvelles (en particulier iconographiques et archéologiques), Danièle Alexandre-Bidon et Didier Lett ont montré que l'amour maternel et la tendresse des pères existaient dès le Moyen-Âge (2). Les représentations de l'enfant de l'époque étaient certes modelées par celle des clercs, qui voyaient le jeune enfant soit comme un être innocent et pur à l'image de Jésus, soit comme « puant » et vicieux de nature, à cause du péché originel dont il fallait châtier les méfaits. À une époque où quatre enfants sur dix mouraient avant l'âge de 10 ans, le baptême se pratiquait dès la naissance, tant était grande la préoccupation des parents de ne pas voir mourir leur enfant non baptisé...

Un nouveau sentiment de l'enfance ?

En fait, tous ces travaux ont été suscités par un ouvrage pionnier devenu un classique : *L'Enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*. Paru en 1960, ce livre avançait des hypothèses qui n'ont cessé depuis de faire débat. L'auteur, Philippe Ariès, démographe et historien des mentalités, soutenait qu'il n'existait pas de « sentiment de l'enfance » avant le tournant malthusien du 19^e siècle. Dès lors que l'enfant pouvait vivre sans les soins de la mère ou de la nourrice, on le considérait comme un petit adulte, apte à travailler dès que possible dans la communauté villageoise ou rurale. Le « *mignotage* » dont bénéficiait le tout-petit consistait à le voir comme « *une petite chose drôle* » dont les adultes s'amusaient comme « *devant un animal ou un petit singe impudique* ». Selon P. Ariès, c'est à la fin du 18^e siècle qu'émerge une pédagogie propre à l'âge tendre : avec Jean-Jacques Rousseau, le « petit homme » devient un « petit d'homme » avec ses spécificités. C'est à cette époque que naît la coutume d'habiller les très jeunes enfants (garçons comme filles) en robe, preuve pour P. Ariès de la naissance d'une identité enfantine.

Tout change donc, selon P. Ariès, avec

la transition démographique (période de diminution de la fertilité et de la mortalité), par la conjonction de deux mouvements majeurs de l'histoire. D'une part, un long processus de scolarisation jusqu'à nos jours (en France aujourd'hui, plus de 85 % des enfants sont scolarisés entre 2 et 5 ans), mouvement qui témoigne d'un nouveau souci de « bien élever » et éduquer la jeunesse. D'autre part, l'enfant prend de l'importance au sein des familles qui connaissent à cette époque de profondes transformations : resserrée autour d'un noyau parents-enfants, l'émergence de la famille nucléaire est aussi celle de la famille affective, dans laquelle il est devenu permis d'exprimer son amour aussi bien filial que conjugal.

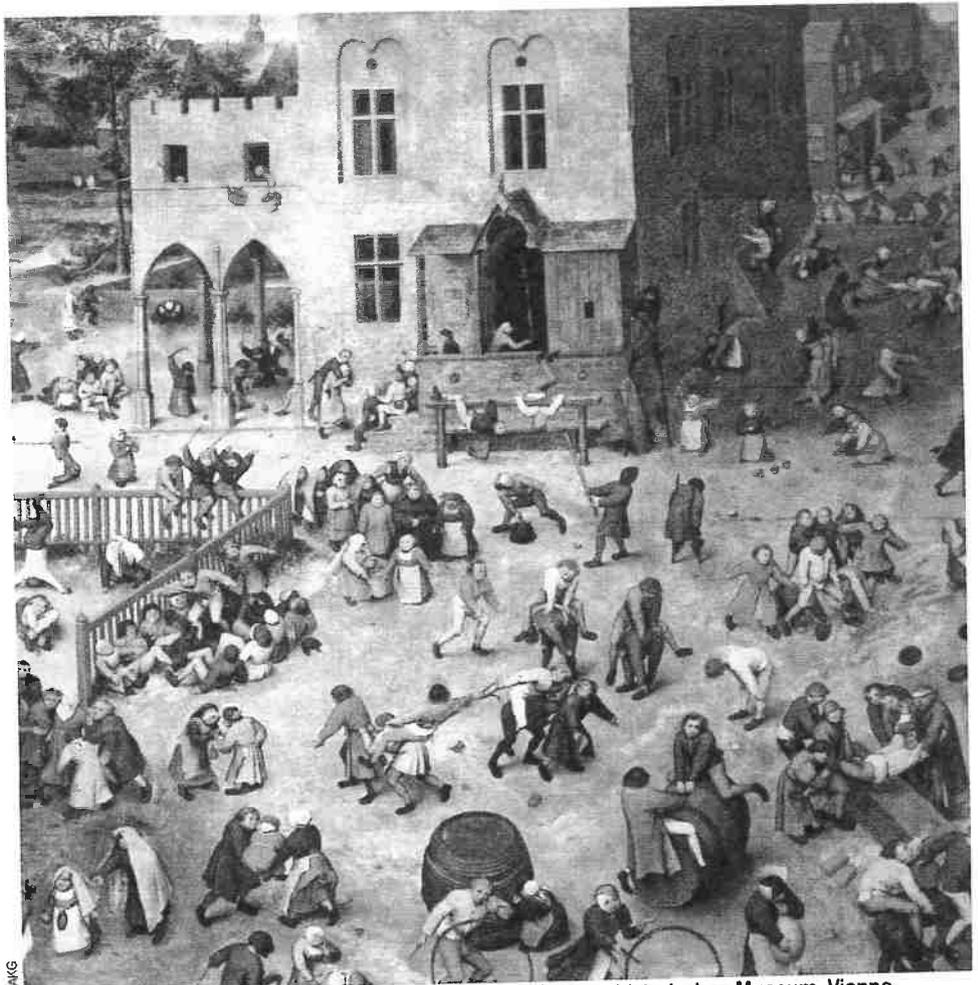
S'il n'était pas question de nier le caractère novateur du livre de P. Ariès, des historiens de la famille, comme D. Lett ou D. Alexandre-Bidon, s'élèvent contre cette vision linéaire qui faisait l'hypothèse d'une récente apparition du sentiment de l'enfance.

L'avènement de l'enfant-roi

La thèse de P. Ariès était en fait construite autour d'un constat : celui de la montée de l'enfant-roi depuis le 18^e siècle. Mais force est de constater que le regard des sociétés contempo-

MARTINE FOURNIER

raines sur l'enfant, devenu un sujet de plein droit, marque l'aboutissement d'un véritable retournement dans les conceptions de l'enfance depuis deux siècles. Son développement, son éducation, les soins à lui apporter font l'objet de publications innombrables. La psychologie de l'enfant, notamment, continue de produire sans cesse des connaissances nouvelles (*encadré*). La « pédagogie noire » (3), dans laquelle l'éducation reposait sur les punitions et les châtiments corporels, est aujourd'hui bannie, tout au moins dans les textes. La voix des psychanalystes a engendré une valorisation de la bienveillance et de la bienveillance. Avec les transformations récentes de la famille, le lien filial prime aujourd'hui sur le lien conjugal, plus prompt à se défaire. Et avec la baisse de la fécondité, l'enfant est devenu un « bien précieux », désiré en même temps que porteur de grandes espérances pour ses parents. Une nouvelle donne qui ne manque pas de susciter de nouveaux débats (4) ! ●



Bruegel l'Ancien (v. 1525-1569), *Jeux d'enfants* (1560). Kunsthistorisches Museum, Vienne.

- (1) voir Egle Becchi et Dominique Julia (dir.), *Histoire de l'enfance en Occident*, 2 t., Seuil, 1998.
 (2) Danièle Alexandre-Bidon et Didier Leit, *Les Enfants au Moyen-Âge, 5^e-15^e siècles*, Hachette, 1998.
 (3) Alice Miller, *C'est pour ton bien. Racines de la*

violence dans l'éducation de l'enfant, Aubier 2006.
 (4) Voir par exemple Martine Fournier, « Les enfants que nous voulons », *Les Grands Dossiers des sciences humaines*, n° 39, juin-juillet-août 2015.

La naissance de la psychologie de l'enfant

C'est dans la seconde moitié du 19^e siècle que naissent les premiers travaux de psychologie de l'enfant. En 1877, Charles Darwin (1809-1882) publie *Esquisse biographique d'un petit enfant* à partir de l'observation de son propre fils. Aux États-Unis, Granville Stanley Hall (1844-1924) fonde en 1893 la National Association for the Study of Children. En 1904, Alfred Binet (1857-1911) élabore avec Théodore Simon « l'échelle métrique d'intelligence » qui débouchera sur le fameux QI, ayant pour objet de décrire systématiquement les capacités mentales des enfants selon leur âge.

Au début du 20^e siècle, deux courants s'affrontent radicalement : le béhaviorisme, science des comportements, avance que l'intelligence est le fruit d'apprentissages cumulatifs, obtenus par conditionnement. Les innéistes, eux, pensent qu'elle est le produit de capacités innées sur lesquelles on ne peut guère agir. Mais le siècle voit aussi naître des conceptions constructivistes de l'intelligence. Pour Jean Piaget (1896-1980), considéré comme le grand psychologue de l'enfant au

20^e siècle, l'intelligence se développe par interactions entre les structures mentales et l'environnement. Deux autres chercheurs célèbres, Henri Wallon (1879-1962) et Lev S. Vygotski (1896-1934) reprochent cependant à Piaget de ne pas prendre en compte suffisamment l'influence du milieu social dans le développement de l'enfant.

La théorie de Piaget, discutée dès le départ, a été grandement invalidée par les recherches de la fin du 20^e siècle. Elle est néanmoins devenue un modèle de base pour les nombreuses recherches en psychologie cognitive qui se multiplient depuis une trentaine d'années. Des chercheurs ont montré notamment les capacités précoces du nourrisson ; d'autres se penchent sur les stratégies d'apprentissage, d'autres encore prônent l'existence d'« intelligences multiples » ; d'autres se penchent sur le rôle des émotions, les relations affectives... Les travaux sur les troubles de l'enfant (autisme, dyslexie, troubles de l'attention...) sont eux aussi l'objet de recherches fécondes, grâce notamment aux avancées des neurosciences. ● M.F.

entre bandes rivales... On s'affrontait à l'épée et au poignard, laissant des tués et de nombreux blessés, sans pour autant que les auteurs soient vigoureusement poursuivis. Les bandes de jeunes étaient en quelque sorte des soupapes de sûreté, tolérées par les adultes. La bande est aussi le moyen de se confronter aux autres dans une sorte de rituel de parade virile: occuper le terrain, être meilleurs que les adversaires, envahir leur territoire, plaire aux filles (3)...»

Rites de passage

Depuis l'Antiquité, les sociétés ont institué des rituels pour tenter de canaliser cette jeunesse impétueuse. Sparte et la Crète antique pratiquaient une éducation à la dure, faite de gymnastique et de chasse, où le futur soldat devait résister à la fatigue et au froid; où aussi, il devait se soumettre aux exigences pédophiles des aînés (le jeune garçon était «rapté par son amant»)...

Au Moyen-Âge, le terme *juventus* renvoie à des réalités différentes. Ceux qui choisissent d'être clercs vivront une longue période de noviciat, alors que les jeunes nobles promis à la chevalerie seront préparés pendant plusieurs années à la cérémonie très codifiée de l'adoubement.

Si les sources pour ces temps anciens ne renseignent que sur les élites, la période contemporaine est plus riche de données. Au 19^e siècle, lorsque les sociétés s'urbanisent et s'industrialisent, de nouveaux rites de passage encadrent les jeunesses populaire ou bourgeoise. En France, la communion et le certificat d'études pour les futurs ouvriers marquent la fin de l'enfance. Seuls les enfants de la bourgeoisie continuent leurs études: comme l'avaient déjà fait remarquer Voltaire et Rousseau, et selon une idée qui perdure toujours au début du 20^e siècle, l'école est restée longtemps élitiste de peur que l'instruction donnée aux classes laborieuses vienne contrarier l'équilibre social.

Quant aux rites de sortie de la jeunesse, ils sont symbolisés par le mariage, vu comme la conquête de l'indépendance

L'invention de l'adolescence

La logique voudrait que l'adolescence ait toujours existé. Pourtant, cet âge charnière de la vie a longtemps été ignoré. C'est en fait au 19^e siècle qu'émerge la notion d'adolescence comme âge spécifique de la vie. Médecins et pédagogues, fortement imprégnés des idées rousseauistes, voient d'abord dans l'adolescence une période particulièrement critique, liée à la puberté. Le manque de lucidité, la propension à la rêverie, l'inexpérience sont associés à l'explosion des passions. Le 19^e siècle invente l'expression «crise de l'adolescence». Les phobies qu'elle suscite sont à l'image des hantises de l'ordre bourgeois: explosion de la sexualité, peur des «amitiés particulières» chez les garçons, de l'hystérie féminine, des révoltes et des «insubordinations lycéennes». Les discours issus des milieux religieux, catholiques ou protestants, dénoncent le climat de perversion dans lequel vit la jeunesse prolétarienne.

Au tournant du 20^e siècle, la dénonciation par des juges et des psychologues d'«une criminalité adolescente effrayante» suscite des inquiétudes: ceux que l'on appelle les «Apaches», jeunes ouvriers déclassés arpantant le pavé parisien pour agresser. Des tribunaux pour enfants et adolescents sont créés en 1906, mettant en œuvre une pénalité spécifique pour les 13-18 ans. Dans

vis-à-vis de la famille, et la conscription qui, à partir de 1818, marque l'entrée dans la vie d'homme. Dans un 19^e siècle qui exalte la virilité, les jeunes gens fêtent bruyamment leur entrée au service militaire, en affichant la cocarde «*bon pour les filles*».

Où sont les filles?

Où sont les filles justement dans ces tableaux juvéniles? Pendant longtemps,

l'année 1901, sur 18 condamnés à mort, 11 étaient des mineurs (moins de 21 ans).

Le retournement des représentations

L'adolescence serait-elle un âge criminogène? En France, au début du 20^e siècle, des psychologues préfèrent la dédramatiser. De la notion d'état critique, elle devient une «*évolution cruciale*» que le psychologue Édouard Claparède définit comme la «*période des intérêts éthiques et sociaux*». Parallèlement à l'instauration des lois scolaires, toute une série de projets solidaristes vise à éduquer les apprentis et les jeunes ouvriers: patronages laïques, enseignement professionnel sous forme de cours du soir, créations de maisons de l'adolescence (ancêtres des MJC), de mutuelles, de fêtes... Dans les milieux pédagogiques, à partir des années 1900 se développent des initiatives liées aux travaux des psychologues ainsi qu'aux idées de l'éducation nouvelle: allègement d'une discipline trop rigoureuse dans les lycées et à l'université, développement de l'éducation sportive, expériences coopératives... Mais il faudra cependant attendre les années 1960 pour que l'adolescence existe. ● M.F.

A LIRE

• **Histoire de l'adolescence, 1850-1914**
Agnès Thiercé, Belin, 2000.

«*la jeunesse n'a été pensée qu'au masculin*» fait remarquer Michelle Perrot, historienne des femmes mais aussi de la jeunesse ouvrière au XIX^e siècle. Durant des siècles dans les sociétés chrétiennes, le destin des filles a été le mariage ou le couvent. Ce sont surtout des représentations de leur corps qui sont fournies à chaque époque: corps dansants des jeunes grecques (sur les poteries), corps virginaux au Moyen Âge. ▶

► et d'une manière générale, corps qu'il convient de préserver de la convoitise masculine. Au 19^e siècle, M. Perrot décrit la condition des jeunes ouvrières et des domestiques: «*Ce qui frappe, c'est l'aspect disciplinaire et moral du travail des filles, la place qu'occupe le corps, la hantise de la sexualité, la force des contrôles. Ce qui les distingue de leurs frères, c'est l'absence de liberté.*» Si les «grisettes», les «lorettes» et autres petites mains qui peuplent le monde des villes excitent le désir des jeunes bourgeois, un thème revient comme une obsession dans l'éducation des filles: garder sa virginité pour le futur époux. Certes, des contre-exemples existent. Mais en Grèce, la femme chasseresse est inévitablement soumise à un sort funeste, et on connaît le destin de Jeanne d'Arc...

«*Tout au long du 19^e siècle, les pays d'Europe offrent l'image d'une jeunesse tourmentée et rebelle, qui devient péril permanent pour l'ordre politique et social*», relate l'historien Sergio Luzzatto (5). C'est l'une des raisons pour lesquelles les États organisent durant cette période son encadrement par le service militaire d'une part, et par la scolarisation d'autre part. Dans un siècle de renouveau éducatif, l'enseignement primaire, secondaire (pour les enfants de la bourgeoisie) puis féminin (lorsque les filles commencent à être intégrées dans le paysage social) a aussi pour objectif de former les jeunes à une citoyenneté conforme à la bonne marche des nouvelles sociétés industrielles. Un encadrement qui va se poursuivre tout au long du 20^e siècle, des mouvements de jeunesse jusqu'aux politiques étatiques d'insertion et de formation.

Une sacralisation de la jeunesse

C'est en fait le 20^e siècle qui, de manière contrastée, ébauche une image résolument positive de la jeunesse. Paradoxalement, on la retrouve comme un signe d'espoir de renouveau dans les pires dictionnaires de ce siècle. L'image virile du jeune éphèbe, beau et athlétique, est au centre de la propagande de l'Italie fas-

ciste des années 1920, et Mussolini mise sur l'énergie d'une jeunesse en armes sous sa conduite. En Allemagne, le désir de purification de la race passera par l'édification des jeunesses hitlériennes.

Mais c'est surtout au sortir de la Deuxième Guerre mondiale que la jeunesse est perçue de plus en plus positivement, comme «*métaphore du changement social*» (6). L'Amérique des années 1950 et les sociétés de consommation en pleine expansion inventent une nouvelle classe, celle des *teenagers* qui vont progressivement imposer leurs modes, vestimentaires, musicales, culturelles.

Dans les années 1960, des sociologues comme Edgar Morin commencent alors à s'intéresser à ces «nouvelles cultures jeunes». Aujourd'hui, avec la disparition progressive des rites de passage qui marquaient l'entrée dans le monde de l'adulte, la mise en couple et l'obtention d'un contrat de travail tardifs, on constate un allongement de la jeunesse, en même temps sacralisée dans ses qualités de vitalité et d'inventivité que chacun voudrait voir se prolonger *ad vitam eternam*...

En définitive, où commence et où finit la jeunesse? Dans leur ouvrage, G. Levi et J.-C. Schmitt la situent «*entre les marges mouvantes de la dépendance infantile et l'autonomie de l'adulte*». Ils soulignent cependant que, tout au long de l'histoire, ces limites ont varié en fonction des «*rôles sociaux et élaborations symboliques*», et qu'à chaque époque, il n'a pas existé une jeunesse mais des jeunesses. ●

(1) Giovanni Levi et Jean-Claude Schmitt (dir.), *Histoire des jeunes en Occident*, 2 t., Seuil, 1996-1997.

(2) Voir Élisabeth Crouzet-Pavan, «Une fleur du mal. Les jeunes dans l'Italie médiévale», in Giovanni Levi et Jean-Claude Schmitt (dir.), *op. cit.*

(3) Robert Muchembled, «Violences juvéniles, une révolte contre les pères?», *Sciences Humaines*, n° 201, février 2009.

(4) Michelle Perrot, «La jeunesse ouvrière: de l'atelier à l'usine», in Giovanni Levi et Jean-Claude Schmitt (dir.), *op. cit.*

(5) Sergio Luzzatto, «Jeunes révoltés et révolutionnaires (1789-1917)», in Giovanni Levi et Jean-Claude Schmitt (dir.), *op. cit.*

(6) Luisa Passerini, «La jeunesse comme métaphore du changement social», in Giovanni Levi et Jean-Claude Schmitt (dir.), *op. cit.*

Quand de

Allongement de la jeunesse, recul de la vieillesse... Une grande confusion s'est instaurée dans l'ordonnancement des âges.

En 2015, l'article le plus lu sur le site du respectable quotidien suisse *Le Temps* mettait en scène les «quincados». Le quincado, ce n'est pas un nouveau jeu de la Loterie romande, nous dit l'article: l'expression désigne ces quadras et quinquagénaires qui refusent de s'enfermer dans leur âge et de se couper de la culture des plus jeunes. L'époque est riche de ces expressions qui témoignent de ce que le sociologue Serge Guérin et le philosophe Pierre-Henri Tavoillot diagnostiquent comme «*un brouillage des âges*».

Après les «adonnaissants», puis les «adulescents», voici donc les quincados. Le quincado préfère la liberté à l'autorité, les sorties aux corvées, le travail choisi à la besogne subie, les voyages improvisés aux vacances programmées. On le retrouve dans les concerts rock, les salles de *fitness* ou les cours de zumba. Il adopte des styles de vie que l'on dit «branchés», mixant ses modes de vie avec ceux des plus jeunes. «*Les quincados ne sont pas le reflet d'un refus de vieillir, pré-*

aise S. Gu
d'un raje
mutatio
évolutio
de gens e
c'est la p
que cet à
la vie. En
que les ge
telle for
physique

Réuss

En ma
bien étr
P.-H. Tav
voir leu
leur âge
sur le l
nel ne c
junior e
soit enc
vieux p
multipl
confusi
par un
l'autre
où l'on
phase
de chaq
C'est p
carrièr
noir c
et pen
quotid
«réuss
Selon
dans l
questi
réguliè
l'expé
thenti
agace
paren
pas av
contr
à des

MARTINE FOURNIER

Quand devient-on adulte ?

cise S. Guérin. Ils sont les bénéficiaires d'un rajeunissement objectif.» Trois mutations sont à l'origine de cette évolution: «Il n'y a jamais eu autant de gens en activité à 50 ans. Ensuite, c'est la première fois dans l'histoire que cet âge correspond à la moitié de la vie. Enfin, c'est aussi la première fois que les gens arrivent à 50 ans dans une telle forme, que ce soit sur les plans physique ou neurologique.»

Réussir sa vie

En matière d'âge, l'époque est bien étrange, constate de son côté P.-H. Tavoillot. Les parents souhaitent voir leur progéniture en avance sur leur âge tout en voulant être en retard sur le leur. Le monde professionnel ne connaît que deux catégories, junior et senior, comme si l'on était soit encore trop jeune, soit déjà trop vieux pour travailler. Et l'on pourrait multiplier les indices de cette grande confusion... Concurrencée d'un côté par une jeunesse qui s'allonge, de l'autre par de nouvelles générations où l'on est âgé sans être vieux, «la phase adulte se réduit comme peau de chagrin», constate P.-H. Tavoillot. C'est pourtant l'âge où il faut faire carrière, élever ses enfants, s'épanouir dans les loisirs et avec les amis, et penser à l'avenir tout en gérant le quotidien. Bref, le moment où il faut «réussir sa vie»!

Selon S. Guérin et P.-H. Tavoillot, dans les enquêtes réalisées sur la question, trois termes reviennent régulièrement pour définir l'adulte: l'expérience, la responsabilité et l'authenticité. L'expérience, ce terme qui agace tant les jeunes lorsque leurs parents s'en réclament, ne signifie pas avoir tout vu ou tout fait. C'est au contraire être capable de faire face à des situations nouvelles. Contrairement



rement au jeune, «l'adulte sait qu'il ne sait pas tout» et qu'il faut prévoir l'imprévu.

La responsabilité, quant à elle, est une capacité à se décentrer. Elle ne concerne pas seulement ses propres actes: à l'âge adulte, on est responsable de ses enfants, de ses élèves ou de ses jeunes collaborateurs...

L'authenticité enfin pourrait se définir par la formule nietzschéenne: «Deviens ce que tu es.» En fait, ces trois objectifs concernent le rapport au monde, le rapport aux autres et le rapport à soi. Ils font système en résumant ce que devrait être l'individu accompli. On comprend dès lors qu'être adulte

n'est pas une tâche facile et que certains y rechignent!

Comme le dit le poète, «le temps d'apprendre à vivre, il est déjà trop tard!» ●

À LIRE

- **La Guerre des générations aura-t-elle lieu ?**
Serge Guérin et Pierre-Henri Tavoillot, Calmann-Lévy, 2017.
- **Philosophie des âges de la vie**
Éric Deschavanne et Pierre-Henri Tavoillot, Grasset, 2007.
- **«Les quincados, génération pathétique?»**
Marie-Pierre Genecand, *Le Temps*, 26 août 2015.
- **«Une crise de l'âge adulte ?»**
Éric Deschavanne et Pierre-Henri Tavoillot, *Sciences Humaines*, n° 193, mai 2008.

Qui sont les préados ?

Déjà sortis de l'enfance, mais pas encore tout à fait des ados...
Depuis quelques années, on parle de plus en plus de « préadolescents ».
Que recouvre ce terme controversé ?

Si l'on se fie aux seuls éléments de langage apparus ces dernières années, on pourrait croire que l'adolescence s'étend de plus en plus. D'un côté, il y a les postados, ceux qui ont passé l'âge mais peinent à quitter le giron familial. De l'autre, les préados, des enfants de plus en plus jeunes qui ressemblent déjà point pour point au portrait de l'ado rebelle. Pour certains, cette période de « préadolescence » s'étalerait de 8 à 13 ans, pour d'autres de 11 à 12 ans. D'autres encore réfutent tout simplement ce terme. Historiquement, le concept émerge dès les années 1940 aux États-Unis sous l'appellation *tween* (de *inbetween* = entre deux âges). Les préadolescents intéressent surtout le secteur marchand : très friands de vêtements de marque, accessoires de mode, produits *high-tech*, etc., ils constituent une nouvelle cible marketing. En Europe, le terme apparaît seulement dans les années 1990. Ici aussi, le marché va se ruiner sur ce nouveau créneau et créer une réelle culture préado.

L'affirmation d'une identité propre

Pour François de Singly, professeur de sociologie à l'université Paris-V, les enfants d'aujourd'hui sont de plus en plus tôt en recherche d'individuali-

sation. Dès les premières années du collège, parfois même en primaire, ces jeunes qu'il qualifie d'adonnassants (1) commencent à se démarquer des parents. « Ils veulent avoir un monde à eux qui n'est pas celui des parents », affirme le sociologue. Avec l'entrée au collège, l'enfant acquiert davantage de libertés : il se déplace seul, prend le bus pour aller à l'école, va en ville avec ses copains, participe aux premières pyjamas parties, puis aux boums... Sur le plan cognitif, il franchit un nouveau palier vers 11-12 ans, celui des opérations formelles décrites par Jean Piaget (p. 34) : il est maintenant capable de raisonner sur des notions abstraites, d'exprimer un point de vue sur des idées et de se projeter dans l'avenir. Les relations avec ses pairs redoublent d'importance. Ce qui compte n'est plus seulement l'avis des parents, mais aussi et surtout celui des copains. Toutes ces évolutions l'amènent à se différencier petit à petit. Pour F. de Singly, c'est un début d'individualisation. Le préado ne cherche pas encore l'affirmation de soi à travers le « je », comme avec le journal intime qui apparaît plus tard. Il garde encore son âme d'enfant. Toujours attaché à ses Playmobil, poupées et peluches, il refuse de les voir ranger au grenier. Pour le sociologue, c'est bien parce que les enfants sont de plus en plus influents aujourd'hui, que cette recherche d'identité apparaît si tôt. « Depuis Françoise Dolto, le point de vue de l'enfant est davantage pris

en compte. Aujourd'hui, on accepte que les enfants choisissent eux-mêmes leurs vêtements de plus en plus tôt ou qu'ils imposent leurs goûts alimentaires, alors qu'avant cette question ne se posait pas. » Pour le sociologue, les parents ne peuvent que suivre ce mouvement avec plus ou moins d'impuissance. L'exemple du téléphone portable illustre très bien ce dilemme. Devenu un objet de communication quasi indispensable pour le collégien, ne pas acheter de portable correspond à le marginaliser vis-à-vis de ses pairs.

Plus autonomes, mais pas plus matures ?

Pour F. de Singly, le revers de cette évolution qui consiste à accorder de plus en plus de micropouvoirs aux enfants est le désarroi que cela peut créer. « Avant, on avait des pathologies associées à un excès d'autorité des parents. Aujourd'hui, c'est plutôt un excès de pouvoir chez les enfants ou des pouvoirs changeants qui sont en cause. » Pour le sociologue, il y a surtout trop de flottements autour des interdits, trop de place laissée à la négociation. Tout cela est source d'insécurité. Dans la même lignée, le pédopsychiatre Bernard Golse s'interroge dans un article récent (2) sur l'augmentation du mal-être chez les jeunes prépubères. À l'hôpital Necker où il travaille, il constate depuis une vingtaine d'années une augmentation des tentatives de suicides chez les 11/12 ans et aussi de plus en plus de conduites addictives (à

l'alcool o
d'anorex
ce sont é
taux» qu
de mal-i
respond
puberta.
physiqu
préoccu
lescence
alors qu
bère. Le
tion et d
tant d'a
des infc
aux adu
ser cette
type de
physiqu
chique,
fragilisa
des prei
baissé c
1850, 1
aujourd
jeunes
par rap
dans ce
qu'elles

Un t
Mém
cence
jours,
(enca
Il n'y
d'entr
l'adole
caract
taille
l'anth
a anal
de 9 à
lescer
paren
eux-r
volon
sente
encor
Ce qu
« avoi
plus é
fance

l'alcool ou d'autres produits) et de cas d'anorexie avant 13 ans. Pour B. Golse, ce sont des «*décalages développementaux*» qui expliqueraient ces formes de mal-être. La préadolescence correspondrait, selon lui, à «*l'avance du pubertaire (psychique) sur la puberté physique*». L'enfant serait déjà dans les préoccupations psychiques de l'adolescence (la mort, la vie, la sexualité) alors que son corps est encore impubère. Les nouveaux outils d'information et de communication lui permettant d'accéder de plus en plus tôt à des informations jusque-là réservées aux adultes ne peuvent que favoriser cette évolution. À l'inverse, l'autre type de décalage, celui de la puberté physique sur le développement psychique, se révèle, lui aussi, un facteur fragilisant. Rappelons que l'âge moyen des premières règles a progressivement baissé ces dernières années (15 ans en 1850, 13 ans en 1950, 12 ans et demi aujourd'hui). Des filles formées très jeunes peuvent se sentir en décalage par rapport à leurs pairs, mal à l'aise dans ce corps de jeune femme, alors qu'elles se sentent encore enfant.

Un temps de transition ?

Même si le terme de «*préadolescence*» tend à se généraliser de nos jours, il est loin de faire l'unanimité (encadré). Ses contours restent flous. Il n'y a pas de véritable marqueur d'entrée, comme la puberté pour l'adolescence. Aussi, les préados se caractérisent par de grands écarts de taille et de maturité sexuelle. Selon l'anthropologue Nicoletta Diasio qui a analysé les discours d'enfants âgés de 9 à 13 ans (3), l'expression «*préadolescence*» est surtout utilisée par les parents et rarement par les enfants eux-mêmes. Ceux-ci parlent plus volontiers d'un «*entre-deux*». Ils se sentent «*enfant-ado*», «*demi-ado*» ou encore «*des fois enfant, des fois ado*». Ce qui revient souvent est l'expression «*avoir passé l'âge*». Ils ne s'intéressent plus aux jeux, films ou rituels de l'enfance, sans pour autant se situer dans



Rosalie René Belancourt 3/Alamy

des logiques adolescentes, comme les rapports de séduction avec leurs pairs ou de confrontation avec les parents. Plus qu'un nouvel âge de la vie, la préadolescence serait-elle donc simplement ce temps de transition entre l'enfance et l'adolescence plus ou moins long selon les individus ? ●

(1) François de Singly, *Les Adonaissants*, Armand Colin, 2006.

(2) Bernard Golse, «*Plus de suicides en préadolescence ?*», *Adolescence*, vol. XXXIV, n° 2, 2016.

(3) Nicoletta Diasio, «*Repenser la construction des âges : sortie de l'enfance et temporalités plurielles*», *Revue des sciences sociales*, n° 51, 2014.

«*La préadolescence existe-t-elle ?*»

C'est ainsi que s'interroge un numéro spécial de la *Revue des sciences sociales* (1). Ou bien ne serait-ce qu'un simple «*concept marketing, sans réalité physique ou psychologique* (2)», comme le dénonce la sénatrice Chantal Jouanno dans un rapport parlementaire cité dans ce numéro ? La sénatrice fustige notamment l'hypersexualisation des jeunes, conséquence, selon elle, de cet engouement du marché pour les plus jeunes. «*Seule la pression médiatique peut inciter une jeune fille ou un jeune garçon avant l'âge de la puberté à réclamer les codes*

de ses aînés (3)», écrit C. Jouanno. Se pose alors, comme toujours, la question de la poule ou de l'œuf. Est-ce le marché qui s'est adapté à des enfants qui affirment leur différence de plus en plus jeunes ? Ou bien les préados sont-ils nés grâce aux produits créés pour eux et qui leur permettent de se distinguer des plus jeunes ? ● M.O.

(1) Nicoletta Diasio et Virginie Vinel (coord.), «*La préadolescence existe-t-elle ?*», *Revue des sciences sociales*, n° 51, 2014.

(2) Chantal Jouanno, «*Contre l'hypersexualisation, un nouveau combat pour l'égalité*», Rapport parlementaire, 2012.

(3) *Ibid.*

Abstract: Highly influenced those adolescents!

Peer relations are never more salient than in adolescence. Adolescents show heightened neural activation in response to a variety of social stimuli and they have a lower resistance to peer influence than adults. A peer pressure exists that encourages them to adopt some behaviors (even risky ones) that are valued by the significant people in their life and that are expected to be rewarding. It has been hypothesized that the presence of peers primes a reward-sensitive motivational state that overwhelms adolescents' immature capacity for inhibitory control.

Keywords: adolescence, peers, vulnerability, impulsivity, rewards, brain, immaturity, cognitive control, behavior, peer resistance.

« La maladie de l'adolescence est de ne pas savoir ce que l'on veut et de le vouloir cependant à tout prix »¹, écrivait Philippe Sollers. Cet entre-deux de la volonté se traduit tant au niveau de la prise de décision que du comportement des adolescents, lesquels se révèlent particulièrement sensibles à l'influence de leurs pairs, aussi bien psychologiquement que cérébralement. Un phénomène expliquant l'adoption de comportements identiques, de prises de décision semblables et ce, tant de manière consciente que non consciente...

L'adolescence, une période bien spécifique

L'adolescence est bien souvent associée à l'impétuosité, aux comportements à risque ainsi qu'à la considérable influence que les jeunes peuvent exercer les uns sur les autres. Mais c'est aussi un moment crucial en ce qui concerne le développement de la personnalité : peu de changements interviennent ensuite en la matière. Élément également important et sur lequel nous reviendrons : l'adolescence correspond à un temps où les systèmes cérébraux sont particulièrement sensibles aux informations sociales, phénomène expliquant que les jeunes soient alors très attentifs aux opinions des autres. Par suite, l'influencabilité peut être grande, se traduisant via la reproduction de comportements ou de décisions prises par les pairs, dans un mélange d'imitation et d'émulation, et ce, tant consciemment que non consciemment.

Si nous associons rapidement l'adolescence à des comportements dangereux ou toxiques, où l'interdit va être frôlé, osé, il serait réducteur de penser que l'influencabilité comportementale ne se joue que sur ces terrains. L'adoption de telle ou telle manière de faire est bien plutôt affaire de valeur : l'adolescent va de fait porter sa préférence sur ce que les personnes importantes dans sa vie valorisent, et par suite, sur les

actions qui lui permettront d'obtenir leur approbation. En ce sens, si cette attention préférentielle peut les conduire à des actions risquées, voire délinquantes, il n'en va pas toujours ainsi. Il n'en demeure pas moins que l'adolescence résonne plus que toute autre période (enfance, âge adulte) avec un temps d'expérimentations liées à la prise de risque : alcool, tabac, drogues, activités sexuelles non protégées, crimes avec ou sans violence, conduite dangereuse, etc.²

Phénomène intéressant : nos jeunes ne sont pas les seuls concernés par cette influencabilité ; prenez des souris adolescentes, et vous retrouverez cette même sensibilité comportementale à la présence de congénères du même âge³. Laurence Steinberg et ses collègues ont ainsi montré qu'en comparant la consommation d'alcool de souris adolescentes *versus* adultes et, pour chaque situation, en solo ou en groupe, il s'avérait que la présence de pairs l'augmentait uniquement chez les premières. L'existence d'un même phénomène de reproductibilité de comportements en présence de pairs du même âge chez des mammifères adolescents humains comme non humains soulève l'hypothèse de sa signification sur un plan évolutif. Cela peut s'expliquer par le fait que l'adolescence coïncide avec le moment où l'on devient prêt à quitter le nid/la maison et où l'attention à ce que réalisent les autres prend une importance particulière. Les

aspects sociaux et émotionnels revêtent dès lors une dimension majeure⁴, ultra significative, voire quasiment de l'ordre de la passion. Tout ce qui peut susciter une émotion en présence d'autrui va être privilégié, recherché... quitte pour cela à imiter des comportements dangereux.

Imiter le comportement pour imiter l'Autre... et se trouver

Il ne s'agit pas, comme évoqué, pour les adolescents d'imiter pour le simple plaisir d'imiter. Ils ne prennent pas n'importe qui pour modèle, celui-ci variant selon leurs affiliations. Le choix de celles-ci apparaît dès lors signifiant puisque selon les pairs fréquentés, les comportements divergeront.

L'influence croissante des pairs durant l'adolescence trouve des explications d'ordre à la fois psychosocial et neurobiologique, lesquelles s'entrecroisent⁵. Les amis deviennent un point de référence déterminant leur paysage social : les individus se « trient » par groupe, phénomène allant de pair avec une pression à la fois réelle et perçue à adopter les styles, valeurs et intérêts de ce dernier. Autant d'aspects participant à promouvoir solidarité et uniformité et à créer une véritable identité commune permettant de se distinguer des autres.

Il existe ainsi une inter-régulation entre pairs, d'ordre normatif, où le faire « comme l'autre » permet de se définir comme faisant partie de la même unité que lui. Il semble également que la volonté d'appartenance à un groupe, si déjà existante dans l'enfance⁶, se renforce lors de l'adolescence, augmentant l'importance du regard et de la pensée d'autrui sur soi. Ainsi, reproduire les mêmes gestes, attitudes, manières d'être ou de paraître se présente comme autant de stratégies permettant d'éviter d'être rejeté. Ce désir intense de conformité reflète la zone de transit émotionnel dans la vie de l'adolescent, cet entre-deux entre son indépendance vis-à-vis de ses parents et un devenir réellement autonome. Par suite, les pairs comblent ou répondent à ce moment de flottement : l'inter-imitation qui se joue dans les groupes d'amis traduirait ainsi prise de distance avec le noyau familial et recherche de soi.

Les adolescents ne sont bien évidemment pas homogènes en ce qui concerne les normes et valeurs qu'ils adoptent. Si l'on insiste bien souvent sur leur propension à

opter pour des comportements antisociaux (mauvaise influence de tel ou tel ami), certains seront sensibles à une pression qui les conduira, eux, à agir de manière socialement désirable, voulant réussir à l'école ou éviter les drogues par exemple. Plus encore, loin de se jouer nécessairement sur les deux extrêmes antisociaux/prosociaux, la réalité de l'influence des adolescents se traduit plutôt sur un plan neutre tel que manifesté par le style vestimentaire ou musical. Notons cependant que si cette influence mutuelle concerne tant les filles que les garçons, il apparaît que les seconds sont plus susceptibles d'imiter des comportements antisociaux ou risqués⁷. Accentuant cette différence entre genres : le degré de résistance à l'influence des pairs⁸. Si celle-ci augmente de manière linéaire avec l'âge entre 14 et 18 ans, les filles démontrent plus de capacité à défendre ce en quoi elles croient et sont moins susceptibles de modifier leur comportement pour plaire ou se conformer à ce qu'attendent leurs pairs. Bien qu'elles accordent peut-être plus d'importance à la qualité de leurs relations, cela ne se traduit pas comme chez les garçons par une confor-

mité comportementale accrue. Il semblerait également qu'au-delà du sexe, la culture puisse jouer. Ainsi Laurence Steinberg a-t-il pu montrer que les adolescents américains asiatiques opposaient moins de résistance à l'influence de leurs pairs que les jeunes d'autres groupes ethniques : cela pouvant s'expliquer par le fait que dans la majorité des cultures asiatiques, les préférences individuelles s'effacent au profit du groupe.

Sur un autre aspect, nous entendons souvent parler de l'impact de l'exposition aux médias en termes de comportement, conduisant à poser une équation selon laquelle le contenu visionné engendrera un comportement identique. Néanmoins, une recherche menée sur les médias à fort contenu sexuel a démontré que ce lien de cause à effet n'était pas aussi évident⁹ : celui-ci est notamment médié par un certain nombre d'aspects préexistants qui vont influencer l'adolescent, jouant par exemple sur son degré d'exposition à ce type de média, mais nourrissant également tel ou tel type de comportement. Autrement dit, il n'est pas nécessairement question d'imitation systématique, mais bien plutôt de facteurs



environnementaux divers pouvant inciter certains à reproduire ce qu'ils peuvent voir.

Il convient de le noter : l'influence, et donc l'imitation comportementale entre pairs, peut néanmoins être régulée. Une question de maturation cérébrale progressive, mais également, et avant que celle-ci n'ait atteint un stade suffisant, de présence. De fait, pour peu qu'un adulte (même simplement âgé de quatre ou cinq ans de plus) soit là, l'effet émulation de groupe disparaît et, ce faisant, permet des prises de décision libérées de cette influence¹⁰.

Cerveau et influence

Le fait que les adolescents se révèlent, entre eux, de grands imitateurs trouve explication dans leur développement cérébral. Nous le savons, ce dernier prend du temps et la majorité ne sonne pas la fin de ce processus : il faut attendre environ l'âge de 23 ans¹¹ pour que la grande fenêtre de vulnérabilité cérébrale à l'influence des pairs s'achève. C'est comme si durant l'adolescence le cerveau entrait dans un mode d'ultra attention aux informations émises par autrui, coïncidant avec l'activation rapide de régions spécifiques. En ce sens, il est crucial pour comprendre particulièrement le comportement des adolescents de prendre en compte leur âge cérébral, mais également d'acter que le développement cérébral n'est pas uniforme entre tous. Des différences inter-adolescents existent, certains étant capables d'exercer davantage de régulation personnelle et de contrôle¹².

Quelles sont ces aires particulièrement vulnérables à l'influence d'autrui durant l'adolescence¹³ ? Principalement le cortex préfrontal ainsi qu'une partie du système limbique (région émotionnelle) : le striatum ventral. Des tests de neuroimagerie ont démontré que les jeunes éprouaient plus de difficultés à recruter les circuits neuronaux supportant le contrôle cognitif pourtant nécessaire pour rééquilibrer l'impulsivité. Cette immaturité joue sur leurs difficultés à évaluer les facteurs sociaux, affectifs et cognitifs pertinents quant aux décisions prises et ce, particulièrement lors de situations fortement saillantes sur le plan socio-émotionnel : d'où la réplication peu ou non réfléchie de comportements. Laurence Steinberg a également démontré via ses expérimentations qu'en présence de pairs, ce phénomène d'impulsivité s'accroît. Cela s'explique notamment par l'extrême sensibilité de la seconde région cérébrale évoquée, soit le striatum ventral, ainsi que du cortex orbitofrontal, en contexte social.

Liées à la motivation et aux gratifications, ces zones s'activent très facilement chez les adolescents dès lors que leurs pairs sont présents ou observent ce qu'ils font¹⁴. Pourquoi ? Car ces derniers constituent un tel apport en matière de valorisation que ces régions réagissent prioritairement aux gratifications issues des autres... d'où leur entretien via le choix de comportements spécifiques vus et approuvés par le groupe.

Autrement dit, le fait que les adolescents puissent avoir une influence si importante les uns sur les autres et soient ainsi prêts à reproduire des actions qu'ils savent valorisées par ceux avec qui ils se sont affiliés résulte, sur un plan cérébral, de la contribution conjointe de deux grands systèmes non encore matures jouant sur la prise de décision. D'un côté, celui traitant les processus motivationnels/de gratification (impliquant des prises de décision partiales, liées à l'anticipation de la valorisation) et de l'autre, celui gérant le contrôle cognitif, lequel permet une inhibition de l'impulsivité et la possibilité de réflexions mentales utiles au choix quand plus mature. Succinctement, les adolescents veulent faire comme les autres, ces autres qu'ils ont choisis et dont ils veulent faire partie car cela « titillera » grandement leur système de récompense et les motivera d'autant plus à persévérer ; qui plus est, la présence de leurs pairs renforcera leur impulsivité cérébrale, freinant ou empêchant la régulation de celle-ci. La présence d'amis du groupe d'un adolescent va donc prévaloir, submergeant alors sa capacité déjà immature en matière de contrôle cognitif. Bonne nouvelle néanmoins : plus ce dernier système grandira en maturation au cours des années d'adolescence, plus la capacité des jeunes à coordonner leurs affects et cognition, ainsi qu'à exercer une autorégulation, augmentera. Un phénomène se manifestant via l'augmentation graduelle de leur capacité à résister à l'influence de leurs pairs....

Ces apports tant psychosociaux que neurobiologiques relatifs aux adolescents permettent de mieux saisir les effets de groupe existants et ce mimétisme parfois surprenant qu'ils entretiennent entre eux. Plus généralement, il est important que ces données soient transmises à un niveau sociétal, y compris au niveau des politiques publiques¹⁵ et du monde judiciaire. Saisir les dynamiques d'inter-entraînement entre adolescents, comprendre pourquoi ils reproduisent des comportements à risque est aussi une manière de penser à des réponses adaptées, voire préventives.

1. Sollers, P., (1957) *Le défi*. Paris : Seuil.
2. Steinberg, L., (2008) A social neuroscience perspective on adolescent risk-taking. *Developmental Review*, 28 : 78-106.
3. Logue, S., Chein, J., Gould, T., Holliday, E., & Steinberg, L., (2014) Adolescent mice, unlike adults, consume more alcohol in the presence of peers than alone. *Developmental Science*, 17 : 79-85.
4. Albert, D., & Steinberg, L., (2011) Peer influences on adolescent risk behavior. In Bardo, M., Fishbein, D., & Milich, R., (Eds.) *Inhibitory control and drug abuse prevention: From research to translation* (Part 3, pp. 211-226). New York: Springer.
5. Albert, D., Chein, J., & Steinberg, L., (2013) Peer influences on adolescent decision-making. *Current Directions in Psychological Science*, 22 : 80-86.
6. Carpenter, M., (2018) Imitation Hommes-singes : une différence de motivation ! *Sciences Psy*, 14 : 70-73.
7. Shulman, E., Harden, K., Chein, J., & Steinberg, L., (2015) Sex differences in the developmental trajectories of impulse control and sensation-seeking from early adolescence to early adulthood. *Journal of Youth and Adolescence*, 44 : 1-17.
8. Smith, A., Steinberg, L., Strang, N., & Chein, J., (2015) Age differences in the impact of peers on adolescents' and adults' neural response to reward. *Developmental Cognitive Neuroscience*, 11 : 75-82.
9. Steinberg, L., & Monahan, K., (2011) Adolescents' exposure to sexy media does not hasten the initiation of sexual intercourse. *Developmental Psychology*, 47 : 562-576.
10. Silva, K., Chein, J., & Steinberg, L., (2016) Adolescents in peer groups make more prudent decisions when a slightly older adult is present. *Psychological Science*, 27 : 322-330.
11. Monahan, K., Steinberg, L., Cauffman, E., & Mulvey, E., (2013) Psychosocial (im)maturity from adolescence to early adulthood: Distinguishing between adolescence-limited and persistent antisocial behavior. *Development and Psychopathology*, 25 : 1093-1105.
12. Botdorf, M., Rosenbaum, G., Patrianakos, J., Steinberg, L., & Chein, J., (2017) Adolescent risk-taking is predicted by individual differences in cognitive control over emotional, but not non-emotional, response conflict. *Cognition and Emotion*, 31 : 972-979.
13. Albert, D., Jason Chein, J., Steinberg, L., (2013) The Teenage Brain Peer Influences on Adolescent Decision Making. *Current Directions in Psychological Science*, 22(2):114-120.
14. Chein, J., Albert, D., O'Brien, L., Uckert, K., & Steinberg, L., (2011) Peers increase adolescent risk taking by enhancing activity in the brain's reward circuitry. *Developmental Science*, 14(2): F1-F10.
15. Steinberg, L., (2014) Should the science of adolescent brain development inform public policy? *Court Review*, 50 : 70-77.

Laurence Steinberg est Professeur distingué de psychologie à l'Université Temple Philadelphie, États-Unis. Il est membre de l'Académie américaine des arts et des sciences, de l'Association américaine de psychologie et de l'Association de la science psychologique.

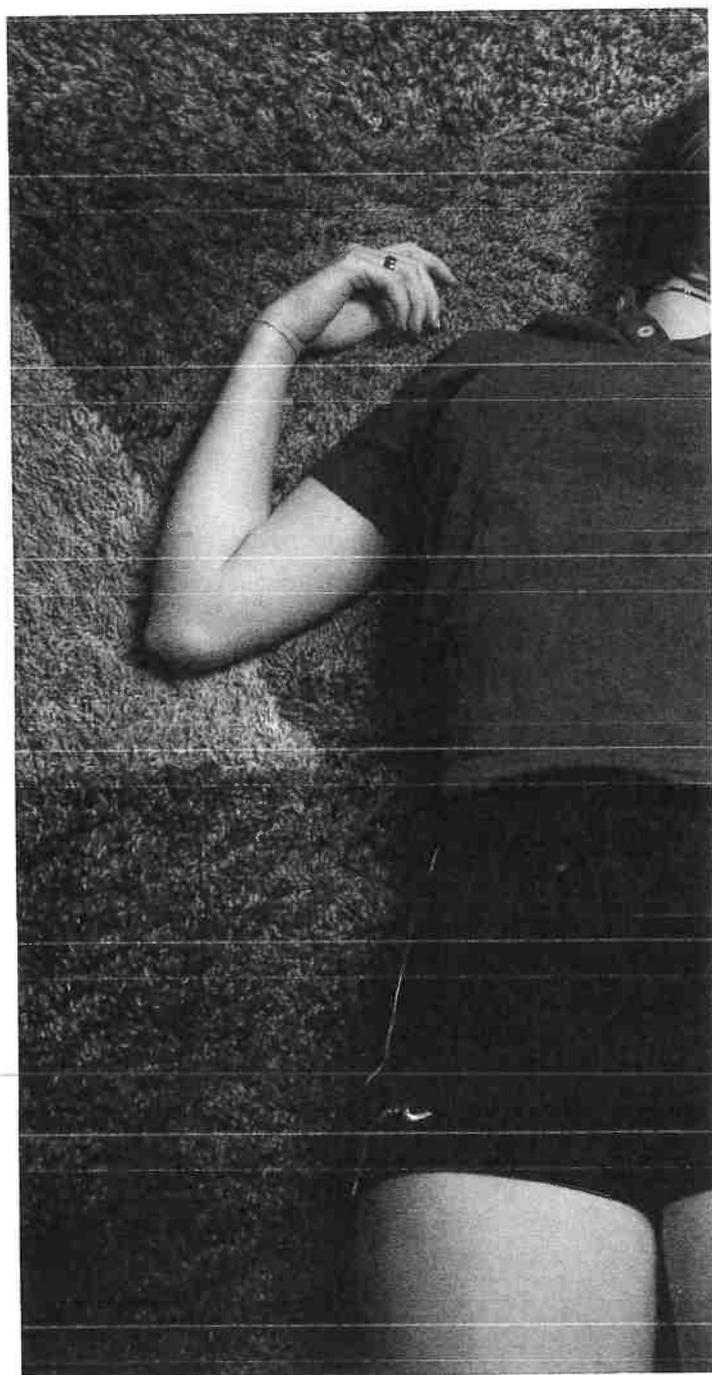
Bibliographie :

- Steinberg, L., (2011) *You and your adolescent. The essential guide for ages 10 to 25*. New York: Simon and Schuster.
- Steinberg, L., (2014) *Age of opportunity. Lessons from the new science of adolescence*. New York: Farrer Dohan/Mariner Books.
- Steinberg, L., (2017) *Adolescence*. 11^e édition. New York: McGraw-Hill.

DANS LA TÊTE DES ADOS

Plutôt que de parler à la place des jeunes, nous leur avons donné la parole : quels sont leurs idéaux, leurs préoccupations, ce qui les motive et ce qui les étonne ?

Propos recueillis par **Hannah Attar, Cédric Enjalbert, Samuel Lacroix, Anne Robin et Pierre Terraz** / Photos **Grégoire Korganow**



QUAND COMMENCE-T-ON À ÊTRE VIEUX ?

EULALIE, 15 ANS, PARIS

« **P**our moi, on commence à être vieux quand on a des enfants. Avoir un enfant, c'est se ranger et donner aux autres la place du plus jeune. C'est donc relatif, on peut être vieux jeune. J'aimerais avoir des enfants, mais pas trop tôt, pour ne pas devenir vieille trop vite. J'ai sur mes parents un point de vue différent de celui que j'ai sur les adultes en général. Je ne considère pas qu'ils sont vieux, parce que j'ai l'impression de les avoir toujours connus à travers les souvenirs qu'ils nous racontent, les photos de jeunesse qu'ils nous montrent, leurs amis d'enfance. Je ne pense pas que la mentalité des jeunes ait beaucoup changé depuis leur époque, juste notre environnement. Ils étaient comme nous avec moins de technologie, vivant différemment mais partageant un même esprit de liberté. Cet esprit, on peut l'avoir, quel que soit notre âge. On peut vieillir sans devenir vieux. Je me suis sentie vieillir lors des premières sorties, puis quand j'ai été autorisée à rentrer de plus en plus tard, puis quand je n'avais plus à demander l'autorisation. Je me sens vieillir lorsque je rencontre des plus jeunes, en parlant aux petits frères ou petites sœurs de mes amis, et que je me vois en eux. Plus on vieillit, plus on est libre. Mais aussi, bizarrement, je crois que plus on vieillit, plus la liberté perd de sa saveur. On apprécie davantage le goût d'être libre quand on est jeune, parce que c'est exceptionnel et tellement rare qu'on en profite. En fait, on devient véritablement vieux lorsqu'on s'habitue à cette liberté jusqu'à perdre son ouverture d'esprit, qu'on commence à ne plus comprendre la vie qui nous entoure et qu'on ne décide plus de nos vies. Quand on n'a plus la force ou l'envie d'être libre, on devient vraiment vieux. Quand on perd le désir. »

••• AUJOURD'HUI, EST-IL PLUS FACILE D'ÊTRE UN HOMME QU'UNE FEMME ?

MANO, 15 ANS, NÎMES

Il est bien sûr plus facile aujourd'hui d'être un homme qu'une femme en France.

« Pour un nombre incalculable de raisons, mais surtout par rapport au point de vue que la société va porter sur ta personne. Un homme peut faire un plus grand nombre de choses, avec moins de jugements, qu'une femme. Et c'est déterminant actuellement, à un moment où le regard des autres est omniprésent. Il me semble que le harcèlement de rue en est un peu le résultat. Comme il y a moins de jugements portés sur les hommes, certains vont avoir tendance à penser qu'ils peuvent faire ce qu'ils veulent, sans être embêtés. Même chez des personnes qui ont une certaine sensibilité féministe, qui sont pour l'égalité hommes-femmes, c'est très difficile de se défaire de cela, car les stéréotypes sont partout. Un exemple qui me vient : il est facile de citer dix réalisateurs de films célèbres ; dix réalisatrices, c'est tout de suite beaucoup plus compliqué. À l'inverse, on peut très facilement citer dix actrices célèbres, précisément parce que, là, on va pouvoir jouer sur les stéréotypes, et notamment le physique. Les réalisateurs, on a tout de suite plutôt l'idée de personnes qui prennent des décisions, qui réfléchissent davantage. De plus, il me semble vraiment que la question de la survalorisation du regard des autres est plus importante qu'avant à cause des réseaux sociaux. Et il y a une épidémie de perte de confiance en soi, aussi importante que celle du Covid, notamment chez les jeunes. On vit pour le regard des autres, mais en plus, ces autres sont parfois des gens qu'on ne connaît pas, qui sont à travers un écran. On peut se faire juger par de plus en plus de personnes et avec de moins en moins de tact. Donc, je crois qu'en un sens, pour cette raison, les réseaux sociaux ont en partie aggravé le sexisme. Sur Instagram, je n'ai jamais vu un influenceur se faire traiter de salope, parce qu'il portait un short. Les filles influenceuses, elles, subissent ça souvent. Et certains vont se dire qu'ils vont pouvoir insulter les filles en vrai, et pas seulement derrière leur écran. Pourtant, sur le papier, au niveau des droits, on est totalement égaux... »

SI UNE EXPLOSION SOCIALE AVAIT LIEU DEMAIN, Y PRENDRIEZ-VOUS PART ?

MALOU, 15 ANS, MONTPELLIER

Il y a certaines choses qui valent la peine d'une vraie explosion sociale, et je pense que j'y prendrais part.

« Je ne serais pas prête à prendre des risques si je craignais qu'il n'y ait aucune répercussion concrète à l'arrivée. Il faut que je sente le moment, que je me dise vraiment que là, c'est là, c'est le "grand soir". Parmi les choses qui me paraissent les plus pressantes, c'est principalement l'écologie. Je pourrais aussi manifester pour d'autres causes – pour le féminisme, contre l'homophobie –, bien sûr, mais je ne vois pas, en dehors de l'écologie, d'autres causes pour lesquelles il faudrait radicalement tout changer et être prêt à créer éventuellement beaucoup de désordre. Dans le domaine environnemental, c'est tellement urgent, tellement grave, qu'en un sens, le recours à la violence se justifie, même si c'est évidemment dommage. Après, je tiens vraiment à ce qu'on respecte la démocratie. Par exemple, je ne serais pas prête à aider à mettre quelqu'un au pouvoir s'il n'a pas été élu au suffrage universel. C'est simplement que, parfois, je me dis que quand on manifeste son mécontentement, il faudrait à tout prix éviter la violence, mais aussi qu'on a le sentiment, à certains moments, que c'est la seule manière de se faire entendre. Mais j'ai aussi l'impression que même ça, ça ne suffit plus, que quoi qu'on fasse, violence ou pacifisme, on n'obtient pas ce que l'on veut. Que la violence passe pour la seule manière de se faire entendre, mais qu'en définitive, on ne se fait quand même pas entendre, que les dirigeants s'en moquent un peu. Donc je suis assez pessimiste sur nos chances de réussite, malgré tout, notamment sur le plan écologique. »

Y A-T-IL DES PRATIQUES SEXUELLES OU AMOUREUSES QUI VOUS PARAISSENT NORMALES MAIS QUI CHOQUERAIENT VOS PARENTS ?

VITAL, 16 ANS, ROME

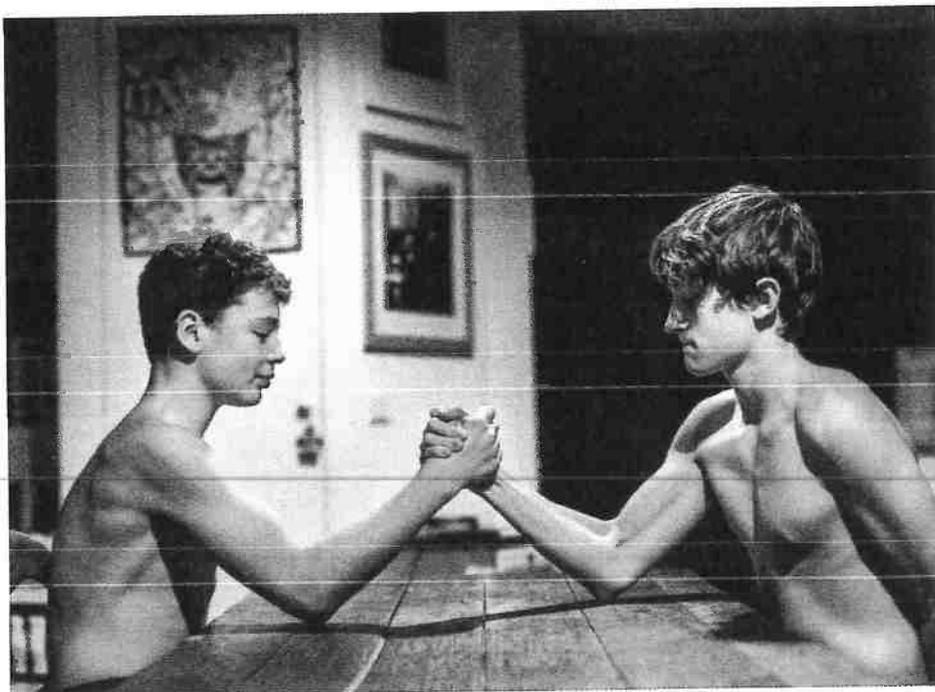
Concernant les rapports sexuels, c'est bête, mais, à 16 ans, ça choque ma mère.

« Particulièrement concernant ma sœur, d'ailleurs. Elle nous dit souvent que c'est trop tôt, que "le corps se souvient". Ce n'est pas forcément faux, mais ça peut être perçu aujourd'hui comme une manière désuète de penser. J'ai une petite copine depuis six mois, mon père s'en fiche un peu, mais ma mère me dit souvent que je suis trop jeune, que c'est beau, mais que ça va me rendre plus malheureux qu'autre chose. Si ma sœur avait un copain, ce serait beaucoup plus délicat, ils sont plus protecteurs avec elle. Ma mère parle souvent avec ma sœur de sa vie sexuelle, par exemple, elle la met en garde, alors qu'avec moi, elle n'en parle jamais. Pourtant, elle sait très bien ce qui se passe avec ma copine, mais elle ne m'en parle pas, elle me dit simplement : "Ne fais pas de bêtises." Concernant le mariage et le divorce aussi, certaines choses peuvent choquer mes parents. Ils trouvent que le mariage a perdu symboliquement de sa valeur, que le Pacs est une aberration. Et puis, j'ai déjà un frère qui a une copine depuis quatre ans, mais ils préfèrent profiter de la vie avant de se marier et de faire des enfants. Tout cela, mes parents ne le comprennent pas vraiment. Il y a trente ou quarante ans, les choses devenaient officielles très rapidement, et il y avait une peur du divorce. J'étudie au lycée français de Rome. En Italie, les valeurs familiales sont encore bien plus ancrées qu'en France. Je vois que mes parents regrettent ce temps. Personnellement, la modification du schéma familial classique ne

Les photos de cet article sont issues de la série « Une photo par jour », de **Grégoire Korganow**, consacrée à sa famille et à ses proches depuis le 1^{er} janvier 2020. Elle est visible sur son compte Instagram (@gregoire.korganow). Son site : korganow.net



me choque pas, je pense que ça fait partie de la vie. Je crois que je suis très individualiste: j'ai mon cercle d'amis, ma copine, et ça me suffit largement. Je suis individualiste pour moi-même mais pour les autres aussi. Tant que les gens sont contents, avec un Pacs, non mariés, sans enfants, avec un conjoint du même sexe... je m'en fiche complètement! Si tu es heureux avec toi-même, ça me va et ça ne me choque pas. J'ai énormément d'amis dont les parents sont divorcés, et ça se passe très bien. Si vivre ensemble n'est plus possible, pourquoi se forcer à cause des conventions? Pourtant, il y a quand même certaines choses qui me dérangent. Par exemple, concernant les relations non exclusives ou avec plusieurs partenaires, je reste très *old school*. Même si je pense que chacun doit être heureux et qu'on doit s'adapter à son temps, je trouve ça complètement illusoire. Si tu veux papillonner en amour, je n'ai pas de problème avec ça. Mais un engagement est quelque chose de nécessaire et d'important dans un couple. Si, demain, ma copine me demande d'avoir une relation libre, je ne pourrai pas. J'ai des amis qui ont déjà essayé, et ça n'a pas marché, ils ont toujours fini malheureux. Selon moi, si on s'aime, c'est fusionnel, et les deux personnes prennent le même chemin. Si ça se passe moins bien à certains moments, on peut emprunter des droites parallèles et prendre un peu de temps pour soi, mais il ne faut pas tourner la tête. Il faut toujours suivre le même cours que son partenaire, sinon ça n'a plus de valeur. Encore une fois, ça me concerne, pour les autres je m'en fiche. S'ils sont heureux comme cela, ça me va, mais je n'y crois pas vraiment. »



... Y A-T-IL DES HABITUDES QUE VOS PARENTS SEMBLENT CONSIDÉRER COMME NORMALES MAIS QUI VOUS CHOQUENT ?

ÉLIOT, 16 ANS, PARIS

« **S**i l'on parle des habitudes du quotidien, il n'y a pas vraiment de choses qui me choquent de la part de mes parents. Nos points de désaccord, ce sont généralement plutôt des sujets de société ou des sujets politiques. J'aime bien regarder la télévision avec eux le soir, le journal de 20 heures notamment, pour qu'on puisse en discuter ensemble au dîner. Parfois, je vois aussi passer des actualités que je trouve intéressantes sur mon téléphone, et j'aime bien en parler avec ma famille. Je me rends compte que nous avons des positions très différentes sur certains sujets. C'est le cas des conflits dans le monde ou de notre rapport à la police, par exemple. J'ai l'impression que nos parents vivent avec une peur de la police et du monde extérieur de manière plus générale quand il s'agit de leurs enfants. Avec mes amis, nous entendons régulièrement ce genre de petites phrases: "Fais attention à la police si tu veux aller manifester", "Surtout, sois poli si tu croises la police" ou encore le classique "Fais attention en prenant le métro le soir". Je trouve que ces mises en garde ne sont pas en phase avec notre temps, ni avec notre génération. Je trouve que ce n'est pas normal d'avoir peur de ces choses et, en même temps, j'ai envie de les comprendre, parce que c'est vrai que beaucoup de manifestations dégénèrent ces temps-ci... Mais au lieu de prendre l'habitude de nous prévenir, ils devraient ouvrir leur vision de la société et surtout nous faire davantage confiance. Sinon, en matière d'habitudes quotidiennes, il y a tout de même une chose qui me dérangeait et que j'ai réussi à changer à la maison: le fait d'acheter de la nourriture bio ou d'aller chez le boucher et chez le fromager plutôt qu'au supermarché. Je faisais régulièrement des remarques à mes parents sur ce point, et ils ont changé leur mode de consommation. J'imagine qu'ils l'ont aussi fait de leur propre volonté, bien sûr, mais je crois que c'est en partie parce que je leur en parlais souvent. »



FAUT-IL MANGER DES ANIMAUX ?

ÉLÉA, 15 ANS, BRIIS-SOUS-FORGES

« J' e n'ai plus mangé de viande pendant un an. J'ai commencé à me renseigner. Je ne voulais plus en manger à cause des conditions déplorables dans lesquelles les animaux sont tués. Ce qui m'a paru fou, c'est que tout cela est dû à la surconsommation: il faut produire en quantité et vite. J'ai préféré arrêter pour ne pas y contribuer. C'était le début d'une conscience politique. Ce qui a été déterminant, c'est quand ma cousine est devenue végétarienne et a partagé des articles sur les conditions d'élevage et les abattoirs. J'aimerais bien que l'on traite mieux les animaux, des êtres vivants qui, comme nous, ont une sensibilité, et pas seulement comme des "jouets" ou de la banale nourriture. En même temps, manger de la viande a toujours été primordial pour la survie de l'homme, cela m'a fait penser que c'était dans notre nature. Et, quand j'ai arrêté d'en manger pendant un an, mon corps était beaucoup plus faible. J'en re-mange aujourd'hui, mais je crois qu'une ou deux fois par semaine, c'est nettement suffisant. Et si je pouvais, je m'en passerais complètement. Maintenant, je sais d'où provient la viande qu'on achète et comment l'animal est traité. Mes parents se fournissent chez un petit producteur, nous avons vu les conditions d'élevage. J'essaie de ne pas être dans la surconsommation. Au restaurant, je préfère demander un plat sans viande, parce que je ne sais pas d'où elle provient, ni dans quel abattoir l'animal a été tué. Il y a des abattoirs dans toute l'Europe, mais les conditions et la violence de l'abattage varient. À l'internat où je suis, beaucoup plus de plats végétariens sont proposés, ce qui est vraiment bien. Dans mon entourage, j'essaie de discuter de ce sujet pour qu'il y ait une prise de conscience. Grâce à moi, mes parents mangent beaucoup moins de viande. J'essaie d'expliquer à mes amis ce que je sais, mais libres à eux de faire leur choix. Parmi les gens que je côtoie de mon âge, certains sont devenus complètement végétariens ou font attention à ce qu'ils mangent. Donc, même si nous sommes minoritaires, nous sommes là. Je sens qu'il y a un mouvement, une prise de conscience. »

QU'EST-CE QUI VOUS FAIT VOUS LEVER LE MATIN ?

SAMUEL, 15 ANS, BOIS-LE-ROI

« T out d'abord, c'est la contrainte. Pour survivre en société, il faut suivre les règles et servir à quelque chose. Pour un lycéen, ça se résume à aller à l'école. Plus tard, ce sera travailler et payer des impôts. Après, les règles du jeu changeront, il faudra choisir un métier. Ce que je veux de mon côté ne correspond pas forcément à ce que les autres veulent de moi. En tout cas, je le vois en tant que lycéen, où les attentes de la société divergent de mes attentes personnelles. Mais l'orientation, c'est un moment de choix important, c'est pour moi la possibilité de se diriger vers un domaine où le poids de la contrainte sera moins fort. Je dirais qu'il y a une part de ta vie que tu donnes aux autres – faire des mathématiques, aller travailler... – et une autre que tu gardes pour toi, au cours de laquelle tu peux vivre tes passions. Celle-là, tu la distribues comme tu veux, tu peux même ne la donner à personne si tu le souhaites. Ce qui me fait me lever le matin, c'est la part que je donne aux autres, et, pour l'instant, elle est liée à la contrainte. Mais je pense qu'il est possible de mélanger ces deux parts, d'essayer de faire quelque chose qui nous plaît et qui est utile à la société. Mon rêve serait de travailler dans le cinéma. Pour l'instant, je fais des films d'animation, car il est possible de tout faire soi-même à partir de rien. J'aime créer des histoires, écrire des scénarios. Chez mes personnages, ce qui m'intéresse, c'est leur psychologie, la possibilité de construire une impression dès les premières images. Et puis c'est par l'imagination que chacun peut exprimer sa personnalité et se distinguer des autres. Pour cela, je suis prêt à travailler et à m'investir personnellement. Le cinéma, ce serait une manière de répondre à ce que les autres attendent de moi, tout en essayant de faire reculer la contrainte. »

FAITES-VOUS CONFIANCE AUX ADULTES ?

NOUR, 17 ANS, FONTAINEBLEAU

« J' e trouve chez les adultes un grand réconfort, plus que chez la plupart des gens de mon âge. Lorsque j'ai des doutes, des pensées négatives, ils m'aident à prendre du recul. Ils arrivent à se mettre à la place de l'autre, alors que les jeunes ont parfois tendance à partir de leur propre vécu. Pour autant, même si je sais qu'ils veulent le meilleur pour nous, je ne me sens pas toujours comprise. Ils ont une certaine image de ce qui est le meilleur pour nous et qui ne correspond pas à nos aspirations. Je le vois avec mes parents mais aussi avec la société. Dès la seconde, il y a une pression concernant l'orientation et, comme on ne sait pas encore ce qu'on veut faire, on se dirige vers ce que la société nous présente être le meilleur. On est formatés très tôt. Et je n'ai pas l'impression que nous pouvons compter sur les adultes pour nous assurer un monde meilleur. Je le ressens de manière vive avec l'écologie. La crise climatique, c'est nous qui allons la connaître. Les études prédisent des changements importants en 2050, et nous ne savons pas si nous pourrions finir notre vie convenablement. Je sens que mon avenir est remis en question et que l'on ne s'en soucie pas. C'est inquiétant de voir que ceux qui sont censés nous aider ne prennent pas nos craintes au sérieux, et je me réjouis d'ailleurs que l'État soit condamné par la justice pour avoir fait à la jeunesse des promesses qu'il n'a pas tenues. Bien sûr, il y a des contradictions au sein de notre génération. Certains marchent pour le climat mais participent à la société capitaliste et s'en prennent ensuite à l'État pour se déresponsabiliser. Tout n'est pas de la faute des adultes. Ce n'est pas que nous ne faisons pas confiance aux adultes, mais nous avons l'impression d'avoir affaire à quelque chose qui ne les concerne pas, dont nous assumerons seuls la charge. L'impression de porter notre avenir à bout de bras. Nous sommes donc partagés entre un sentiment d'invincibilité et d'impuissance. Invincibilité, car on est jeune, et on pense le rester toute notre vie. Nous ne sommes pas encore maîtres de nos vies et ainsi, déchargés des responsabilités des adultes, on se sent plus libres. Impuissance, parce que nos voix ne comptent pas. Lorsqu'on s'exprime, on nous répond qu'on est trop jeunes pour dire ce qu'on pense. Et pourtant, les jeunes portent de nombreux messages, en ce qui concerne la place des femmes par exemple, qui mériteraient d'être écoutés. »

GÉNÉRATION ÉTHIQUE

Les ados d'aujourd'hui semblent moins prompts à brandir l'étendard de la révolte que leurs parents, mais aussi beaucoup plus attentifs aux tiraillements qu'ils ressentent en eux-mêmes.
Par Cédric Enjalbert

«
Q

a ne se fait pas! » C'est avec cette forme d'indignation morale que ma nièce, 15 ans, exprime souvent son désaccord. Mais, au juste, qu'est-ce qui se fait ou ne se fait pas? Si je l'entends bien, ce n'est pas juste une parole en l'air. Car s'il est un âge où « ça philosophe », c'est bien le sien. Les grandes questions turlupinent les ados. C'est même l'essence de la crise d'adolescence que d'être tiraillée entre des aspirations existentielles

contraires, qui ouvrent une brèche où se forge l'identité. Dans le passage de l'âge infantile à l'âge juvénile, le sujet encore malléable creuse sa place dans le monde et il « rencontre la question de l'acquiescement impossible d'une dette de vie », comme l'écrit le philosophe Paul Audi dans *Au sortir de l'enfance* (Verdier, 2017). C'est-à-dire que, pour la première fois, le jeune qui sort de l'enfance se pose la question d'être redevable de son existence, de ce qu'il doit au fait d'être plutôt que de n'être pas, et à qui? À cette question première, beaucoup d'autres s'ajoutent, qui concernent le poids des interdits, le désir de transgression, l'aspiration à la liberté absolue, l'amour et la sexualité. Qu'est-il permis d'espérer? L'adolescence peut même « être définie comme cet âge de la vie où l'explication avec soi-même, c'est-à-dire au fond avec la vie elle-même et comme telle, ne commence pas seulement à se produire mais va plus loin. C'est le grand moment éthique de l'existence », précise Paul Audi.

Ce moment de philosophie première a d'ailleurs inspiré les philosophes qui, de Platon à Beauvoir, se sont attelés à penser la spécificité de cette crise. Que montrent-ils?

Les grandeurs et les misères de cet âge essentiellement contradictoire, ses promesses autant que ses risques. Nous en avons réuni ici un aperçu, où nous voyons combien le goût de l'opposition peut se transformer en pure vanité ou que l'exercice continu du doute peut devenir difficile à vivre. De même, l'âpre conquête de la liberté peut vite se découvrir inquiète et sans but. Ou l'indépendance se muer en intempérance. Qu'il est dur d'apprendre à être soi! Quiconque se souvient de ses 15 ans souscrira.

Cependant, là où toute une tradition de pensée voit une régularité quasi anthropologique, faisant de cette crise un invariant générationnel, nous avons essayé d'identifier au contraire ce que les ados pensent d'inédit, aujourd'hui en 2021, à travers quelles tensions propres à leur temps s'exprime chez eux ce « moment éthique ». Quelles sont, en somme, les contradictions contemporaines qui les déchirent et les meuvent? Nous avons adopté une méthode simple mais inhabituelle quand on parle des « jeunes ». Nous ne sommes pas allés consulter des spécialistes, nous n'avons pas commenté les enquêtes ●●

●●● sociologiques. Plutôt que d'appliquer sur eux de grandes théories *a priori*, nous sommes allés les interroger directement. Et voici ce que nous avons appris en les laissant s'exprimer, les quatre contradictions fondamentales qui nous sont apparues en les écoutant. Gageons qu'elles définissent les contours d'une nouvelle morale.

CONTRADICTION 1 DES VALEURS INCERTAINES

D'abord, la crise d'adolescence semble redoublée par la souplesse du cadre normatif contemporain - nous avons quitté le régime des grandes transcendances: la religion, les ancêtres, la tradition... Or, à cet âge où le sujet doit assumer sa subjectivité, deux manières s'offrent à lui pour s'emparer de sa liberté, alternativement: risquer sa vie ou se replier sur soi, douter de tout ou ne plus douter du tout. Paul Audi parle, lui, de « *désorientation axiologique* », c'est-à-dire d'égarement des valeurs. Lorsqu'on interroge les collégiens et lycéens sur les notions de bien et de mal (lire pp. 54-57), ils livrent spontanément des intuitions philosophiques et, bien que mal assurés, font la preuve qu'ils ne partagent pas du tout la même appréciation des causes

qui nous font agir ou bien ou mal. Cependant, leurs inclinations ont en commun une même finalité: la reconnaissance de la vulnérabilité d'autrui et de la sienne propre, qu'il convient de préserver des agressions éventuelles de la vie en société. À l'inverse, lorsqu'elle se décline en grands principes abstraits, la morale leur apparaît comme froide et aveugle aux souffrances personnelles. Comment comprendre alors les récentes explosions de violences dans les collèges et les lycées entre des jeunes de 14 à 16 ans? Le plus frappant dans ces rixes qui opposent des bandes rivales, dans ces rivalités allant jusqu'à la mort, c'est l'insignifiance des motifs, quand ils ne sont tout simplement pas absents: un mot sur Twitter, une vidéo sur Snapchat, un désaccord amoureux... montés en épingle et dramatisés sur les réseaux sociaux. Plutôt que de vulnérabilité - la disposition passive à être facilement affecté -, il faudrait parler de susceptibilité - soit la propriété active d'éprouver intensément ce qui nous atteint, parfois de façon disproportionnée. Les deux ont partie liée, à cet âge où l'affirmation de soi se cherche à l'intérieur de soi comme vis-à-vis du groupe, dans les conduites à risque, et où les questions morales sont à la fois très présentes et incertaines.

C'est, comme Tidiane le dit (lire pp. 54-57), que la moralité n'est pas une disposition, « *c'est une capacité de discernement* », qui « *n'est pas innée chez l'être humain, mais qui s'apprend tout au long de l'existence* ». **Un maître mot: la vulnérabilité.**

CONTRADICTION 2 UN PLURALISME INDIVIDUALISTE

La tolérance n'est pas un problème. Au contraire, les ados considèrent naturel qu'autrui puisse ne pas penser comme eux. La laïcité leur apparaît, en revanche, comme un principe discriminant, allant contre un besoin de reconnaissance identitaire. L'invitation au respect de la différence s'est muée en revendication des particularismes - il leur semble, par exemple, légitime de pouvoir porter le voile à l'école quand d'autres sont autorisés à porter une croix. À la neutralisation républicaine et universaliste de nos appartenances, ils préfèrent donc une autre conception de la tolérance, pas celle qui organise la suspension de nos attaches pour permettre au lien politique de se nouer, mais celle, plus consensuelle et libérale, qui organise la coexistence des identités dans l'espace public. Au risque de jouer la tolérance

LA JEUNESSE SELON PLATON



ATTENTION
À NE PAS
S'ENIVRER
DE DIALECTIQUE

Socrate — Or, n'est-ce pas une importante précaution de les empêcher de goûter à la dialectique tant qu'ils sont jeunes? Tu as dû remarquer, je pense, que les adolescents, lorsqu'ils ont une fois goûté à la dialectique, en abusent et en font un jeu, qu'ils s'en servent pour contredire sans cesse, et qu'imitant ceux qui les réfutent, ils réfutent les autres à leur tour, et prennent plaisir, comme de jeunes chiens, à tirailler et à déchirer par le raisonnement tous ceux qui les approchent.

Glaucôn — Oui, ils y prennent un merveilleux plaisir.

Socrate — Après avoir maintes fois réfuté les autres, et été maintes fois réfutés eux-mêmes, ils en arrivent vite à ne plus rien croire du tout de ce qu'ils croyaient auparavant; et par là eux-mêmes et la philosophie tout entière se trouvent discrédités dans l'opinion publique.

Glaucôn — Rien de plus vrai.

■ *République*, livre VII

LA JEUNESSE SELON ROUSSEAU



UNE
SECONDE
NAISSANCE

« **L'homme, en général, n'est pas fait pour rester toujours dans l'enfance.**

Il en sort au temps prescrit par la nature; et ce moment de crise, bien qu'assez court, a de longues influences. Comme le mugissement de la mer précède de loin la tempête, cette orageuse révolution s'annonce par le murmure des passions naissantes; une fermentation sourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur, des emportements fréquents, une continuelle agitation d'esprit, rendent l'enfant presque indisciplinable. Il devient sourd à la voix qui le rendait docile; c'est un lion dans sa fièvre; il méconnaît son guide, il ne veut plus être gouverné. Aux signes moraux d'une humeur qui s'altère se joignent des changements sensibles dans la figure. [...] C'est ici la seconde naissance dont j'ai parlé; c'est ici que l'homme naît véritablement à la vie, et que rien d'humain n'est étranger à lui. »

■ *Émile ou De l'éducation*

LA JEUNESSE SELON NIETZSCHE



À LA CONQUÊTE
DE LA LIBERTÉ
DE L'ESPRIT

« **La jeune âme est d'un seul coup ébranlée, détachée, arrachée**

- elle-même ne comprend pas ce qui se passe. [...] Une peur, une défiance soudaines de tout ce qu'elle aimait, un éclair de mépris envers ce qui s'appelait pour elle le "devoir", un désir séditieux, volontaire, impétueux comme un volcan, de voyager, de s'expatrier, de s'éloigner, de se rafraîchir, de se dégriser, de se mettre à la glace, une haine pour l'amour, peut-être une démarche et un regard sacrilège en arrière, là-bas, où elle a jusqu'ici été et aimé, peut-être une brûlure de honte sur ce qu'elle vient de faire, et un cri de joie en même temps pour l'avoir fait, un frisson et d'ivresse et de plaisir intérieur, où se révèle une victoire - une victoire? sur quoi? sur qui? victoire énigmatique, problématique, sujette à caution, mais qui est enfin la première victoire. »

■ *Humain, trop humain*

« Et si nous assistions à un nouvel âge, celui d'une crise d'adolescence qui prend en charge des inquiétudes authentiques et tend à adopter le visage sage de la modération? »

contre elle-même, en faisant de l'intolérance une opinion acceptable: à chacun sa façon de penser. Car cette acceptation pluraliste et relativiste des différences n'est pas fondée sur des principes universels intangibles, mais sur le souci de la paix sociale. Aux débats contradictoires qui formalisent les désaccords politiques ou à la liberté de blasphémer s'opposent ainsi les exigences d'une société multiculturelle où le *statu quo* vaut comme principe régulateur. Un modèle dans

lequel « il ne faut pas aller trop loin » (lire pp. 58-61), mais plus fragile aussi. Le souci de la modération ébranle en effet la liberté d'expression et transforme tout désaccord explicite ou en une position personnelle indiscutable, ou en une offense. **Un maître mot: le relativisme.**

CONTRADICTION 3

UNE FLUIDITÉ CONTRARIÉE

S'il est un sujet sur lequel les adolescents témoignent de leur ambivalence, c'est la sexualité. Aiguillés sur ce sujet (lire pp. 62-64), ils témoignent d'une volonté de conciliation entre des désirs contradictoires: entre la volonté de préserver leur autonomie, considérée comme une valeur cardinale, et la tentation romantique; entre l'idéal de la constance amoureuse et la valeur de l'expérience; entre la nécessité de la transparence et la peur d'être blessé. Les notions de fluidité et de consentement, entrées dans leur langage, sont des modèles d'identification sexuelle ou de genre, mais aussi des valeurs morales. À travers elles s'expriment un désir de compromis, la recherche d'une stratégie de conciliation. Cet équilibre dynamique rend le sujet volontiers versatile, sinon incohérent. Le désarroi classique des jeunes révolutionnaires était autrefois de voir buter leur idéal sur le principe de réalité; ici, il en va tout autrement: ce sont les idéaux multiples qui s'ajointent mal en soi et dans le rapport à autrui. La contradiction est en eux plutôt qu'à l'extérieur. **Un maître mot: la fluidité.**

CONTRADICTION 4

UN DÉSIR IMPUISSANT

Dans notre florilège (lire pp. 44-49), Nour explicite son ambivalence, partagée qu'elle est « entre un sentiment d'invincibilité et d'impuissance ». Sentiment de puissance – car les ados se savent force de changement – et

d'impuissance – parce que leurs voix « ne comptent pas ». Plus pragmatiques qu'idéalistes, leurs préoccupations concernent plus généralement l'avenir de la vie sur Terre. La rupture avec leurs parents ne prend pas vraiment la forme d'une révolte pour renverser le monde d'hier et inventer le nouveau. Il s'agit plutôt de le préserver ou de le « réparer », avec le sentiment d'une urgence. Cette vision nouvelle de la place qu'ils occupent dans le monde discrédite complètement l'humanisme traditionnel, qui reposait sur la séparation de l'homme avec le reste de la nature, et sa prétendue supériorité, au profit d'une vision plus inclusive du vivant, dont l'homme ne serait qu'un représentant – et peut-être le plus toxique. Ainsi, leur adolescence, cette rupture avec l'enfance autant qu'avec leurs aînés, se manifeste-t-elle dans un régime désabusé de la révolte, qui n'aboutit pas à tout renverser mais à chercher le compromis. **Un maître mot: l'écologie.**

DE LA RÉVOLTE À LA « SAGESSE » ?

Serions-nous entrés dans une nouvelle ère juvénile? L'adolescent était autrefois celui qui en grandissant accédait à la sphère des adultes, dont il acceptait un héritage incertain. C'était l'âge classique de la rupture avec l'enfance, acté par un rite de passage institué collectivement. Puis, il y eut l'âge moderne de l'adolescence, celle des idoles brisées et de la rebuffade contre les pères, une longue crise personnelle, étendue entre deux âges. Mais à ce moment où l'individu commence à devoir justifier de son existence, il peut rapidement jouer la comédie de la révolte pour échapper aux véritables affres de la liberté. Et si nous assistions aujourd'hui à un nouvel âge, contemporain, celui d'une crise d'adolescence qui ne joue pas un jeu romantique mais prend en charge des inquiétudes authentiques et tend à adopter le visage sage de la modération? Plus pragmatique et moins idéaliste que celle de leurs parents, plus individualiste et moins universaliste aussi, leur morale reposerait donc sur la reconnaissance de la vulnérabilité de tous et de chacun. Cette sensibilité nouvelle – politique, éthique et écologique – risque aussi à tout moment de basculer dans une forme exacerbée de susceptibilité. Ils n'en sont pas dupes et portent maladroitement leur « avenir du bout de [leurs] bras », gagnés par l'incertitude et une certaine gravité. Ils ont troqué le sens de la révolte contre celui du compromis, juxtaposant des impératifs hétérogènes, reconnaissant l'altérité mais refusant la dispute. Saurons-nous assumer collectivement ces contradictions? ▢

LA JEUNESSE SELON BEAUVOIR



L'ÉPREUVE DU CHOIX

« Les hommes cessent de lui apparaître comme des dieux, en même temps l'adolescent découvre le caractère humain des réalités qui l'entourent: le langage, les coutumes, la morale, les valeurs ont leur source dans ces créatures incertaines; le moment est venu où il va être appelé à participer lui aussi à leur opération; ses actes pèsent sur terre autant que ceux des autres hommes, il va lui falloir choisir et décider. On comprend qu'il ait peine à vivre ce moment de son histoire, et c'est là sans doute la cause la plus profonde de la crise de l'adolescence: c'est que l'individu doit enfin assumer sa subjectivité. »

■ Pour une morale de l'ambiguïté

ENTRE LE BIEN ET LE MAL

« Pour toi, c'est quoi le mal? », « Pour toi, c'est quoi le bien? »
Ce sont les deux questions auxquelles ont répondu des collégiens
et des lycéens de différents quartiers de Paris et de sa proche banlieue.
Il en ressort des propos crus, saisis à brûle-pourpoint, mais aussi
des réflexions que n'auraient pas reniées certains philosophes de la morale.

Par **Alexandre Lacroix**

Je me retrouve un vendredi après-midi devant un collège de Bobigny. Le premier à qui je tends mon enregistreur s'exprime ainsi: « Bonjour, je m'appelle Djeri. Le bien, dans la vie, c'est d'avoir une famille, d'être heureux. D'avoir des amis fiables, gentils, qui t'aident. » « Et des filles! » ajoute son pote Yacouba. « Des filles, de l'argent, de la plata, la moulaga, quoi. » L'excitation monte autour de nous, on commence à se bousculer, à ricaner – je suis entouré d'une vingtaine d'adolescents galvanisés par l'imminence du week-end. Djeri, néanmoins, poursuit: « Le mal, c'est d'avoir des amis hypocrites, qui ne t'aident pas,

qui sont mauvais. » Sofiane complète: « En plus, ils vendent de la drogue! » « Quand t'es plus faible qu'eux, ils en profitent », ajoute Djeri, visant manifestement quelqu'un. Les remarques fusent, et ce qui se détache peu à peu des interventions, c'est une définition relationnelle du bien et du mal – bien et mal n'étant pas attachés à tel ou tel acte, ni définis par des principes intangibles, mais se rapportant à une certaine qualité des relations qu'on entretient avec les autres. « Le bien, c'est de rendre heureux ta mère, tout ça », lance Massouh. L'un de ses potes ironise: « Arrête de faire le suceur, là, avec tes grosses babines. »

À partir de là, la séance de micro-trottoir dérape. Un groupe de filles intervient, parmi lesquelles Ayana: « Ferme ta bouche Djeri, tu casses la tête. — Le bien, c'est quand tu sucés. — Au nom d'Allah, je suce pas, je suis lesbienne. — T'es lesbienne, donc tu lèches. » Le dialogue devient haut en couleur, mais surtout, autour de moi, ils se battent. Comme s'ils jouaient au foot les uns contre les autres, mais sans ballon. Shakira tente quand même: « Le mal, c'est à partir de quand on fait pleurer quelqu'un. Le bien, c'est quand on arrive à le faire sourire. » Je suis intrigué: « D'accord, mais c'est habituel que vous vous frappez comme ça? — Là, c'est pas de la bagarre, m'explique-t-elle, c'est juste du taquinage. » Pendant ce temps, Yacouba sort une cordelette de Nylon de sa poche. Il la passe, par derrière, autour du cou de Djemila, la serre, elle flanche, il se met à la traîner par terre en la rouant de coups de pied. « Je comprends... Et maintenant, c'est encore du taquinage? — Non, admet Shakira, là ça ressemble plus à du harcèlement. » La principale intéressée réussit à se relever: « C'est pas du taquinage, ce qu'il a fait, là! Il a voulu m'étrangler, il m'a touché les seins, il a troué mon jean. » Entendant cette mise en accusation, Yacouba se jette sur elle derechef et reprend sa strangulation: « Monsieur, maintenant, elle vous appartient. » Mais un colosse qui n'a pas participé à la discussion jusque-là surgit et, soulevant Yacouba par la tête, commence à faire l'hélicoptère avec: « Tu frappes une meuf devant un Monsieur? T'es pas bien ou quoi? » Philosophe, Djeri me glisse son commentaire distancié: « Veuillez ne pas faire attention à leur comportement inapproprié et inadmissible. Ce sont des petits perturbateurs du 9-3. »

LES ABDOS D'EMMANUEL KANT

La tête qui tourne, je poursuis mon micro-trottoir à Pantin, dans l'un de ces spots de musculation en plein air. J'avise trois ados qui font des séries de rétablissements à la barre fixe. Un peu plus âgés que mes collégiens, ils sont en première. Tidiane prend la parole d'une voix très calme, comme si son esprit était discipliné et agrandi par le sport: « Le bien, ce n'est pas facile à définir. Je pense que c'est une capacité de discernement. Oui, c'est une capacité qui n'est pas innée chez l'être humain mais qui s'apprend tout au long de l'existence. » Pour le coup, Tidiane paraît proche de la morale kantienne: c'est par l'usage libre de ma raison que je peux choisir le bien. Aussi, je lui demande si, pour lui, le bien est en lien avec la raison. « Disons que cette capacité de discernement met en jeu la raison, mais comme elle s'exerce en situation, ce n'est pas uniquement rationnel. La raison intervient, mais pas toute seule. Mais je sens que je



bugue, là, je n'arrive pas à bien expliquer ce qui intervient au-delà de la raison... Aidez-moi! »

Son ami Kamel n'est pas d'accord: « Mais non, c'est pas ça! Le bien et le mal, c'est la société qui en décide! C'est qu'une affaire de conventions, de règles. S'il y a une vieille dame qui tombe par terre, on va l'aider parce que la société pense que c'est bien. » J'admets qu'il marque un point avec cette conception plus conventionnaliste de la morale, cependant, je tente une objection: « Mais toi, quand tu y réfléchis, tu trouves que c'est bien ou pas d'aider la vieille dame? — Bah... je pense que c'est bien aussi. OK, j'ai pas pris le bon exemple. Mais je dirais quand même que la morale, c'est culturel. Dans notre société, chanter et danser, c'est bien vu. Dans d'autres sociétés, c'est mal vu. Et puis, prenons un cas typique du 9-3, les vendeurs de drogue. Du point de vue légal, ce qu'ils font, c'est mal. Mais ils le font aussi par nécessité, pour nourrir leur famille, leurs petits frères. Le bien et le mal, c'est relatif. »

Ce petit groupe m'étonne un peu, tant leur langage tranche avec celui des collégiens de Bobigny. Y aurait-il un tel abîme qui sépare la troisième de la première? Je leur demande s'ils ont autour d'eux des modèles du bien à suivre. « Pour nous, ce sont nos parents, explique Tidiane. Tous les trois, on est dans une école privée. Nos parents font beaucoup de sacrifices pour ça, et nous savons qu'ils ne le font pas pour rien. Nous leur serons à jamais redevables de nous avoir aidés à débiter dans la vie. »

L'OMBRE DE SATAN

À partir de Pantin, je longe le canal de l'Ourcq et entre dans Paris. Devant un collège du XIX^e arrondissement, non loin du canal, je tombe sur un petit groupe de garçons et de filles de 15 ans. « Le bien, c'est Dieu, explique Fateh, le mal, c'est Satan. Faut pas chercher plus loin. » Ismaïl abonde dans son sens: « Le bien, c'est suivre la parole de Dieu et écouter sa mère. Le mal, c'est faire des péchés. » Ainsi, après la conception relationnelle, néokantienne ou conventionnelle de la morale, voici que survient la religion comme ensemble de prescriptions de normes comportementales. Mais Djibril a aussi intégré un élément de multiculturalisme ou plutôt de désaccord entre les religions et les cultures: « C'est une question de point de vue, Monsieur. Par exemple, en France, il y a des personnes qui veulent interdire le voile. C'est mal, c'est s'interposer dans la religion de quelqu'un. » Fateh est d'accord: « Ce qui est mal, c'est le racisme, comme le racisme de ces policiers blancs qui ont tué George Floyd aux États-Unis. Et puis aussi, tout ce qui est gay. Moi, je supporte pas ce qui est gay, homosexuel, tout ça. Pour ma religion, ça mérite même pas de vivre. »

LES LIMITES DU CALCUL

Quelques jours plus tard, je reprends mon reportage dans le XV^e arrondissement, derrière les tours de Javel. Je tombe sur Mathias, 14 ans, qui est un utilitariste convaincu, au sens où il donne cette définition qui est presque celle de Jeremy Bentham dans

« Si on nous traite super bien et qu'on a envie de ressentir quelque chose, on va avoir envie de pousser nos limites. On voudra connaître quelque chose du mal, c'est une forme de curiosité »

ÉLEKTRA, ÉLÈVE DE SECONDE

L'Introduction aux principes de la morale et de la législation (1789): « Le bien, c'est tout ce qui nous fait plaisir à nous-mêmes sans être mauvais pour les autres. Le mal, c'est tout ce qui va nous déranger, nous perturber, nous heurter, ou encore ce qui nuit aux autres. » Intrigué, je soumetts à Mathias le dilemme du tramway, célèbre dans la tradition utilitariste, pour voir jusqu'où il fait des calculs en matière de morale. « Tu es devant un chemin de fer. Un tramway arrive à toute allure, il va écraser cinq personnes qui travaillent sur la voie. Tu as la possibilité, si tu actionnes une manette, de le changer d'aiguillage et de l'envoyer dans une direction où il n'écrasera qu'une personne. Si tu le fais, tu sauves quatre vies. Mais c'est toi qui as pris la décision et tué la personne isolée. Tu choisis quoi? — Je crois que je le fais. C'est un peu comme aux échecs, quand on sacrifie une pièce pour en sauver d'autres. Je trouve ça bizarre de réfléchir ainsi avec des êtres humains, mais bon, je crois que je ferais quand même ce sacrifice, mais seulement dans certains cas. — Et dans quel cas, tu ne le ferais pas? — Bah, si la personne isolée est un ami, si c'est quelqu'un que j'aime, je préférerais la mort de cinq inconnus je crois, ou en tout cas je ne pourrais pas actionner la manette. »

MALCOLM X OU MARTIN LUTHER KING ?

Deux jours plus tard, je me retrouve à la sortie du lycée Jules-Ferry, dans le IX^e arrondissement, où je discute de l'origine du mal avec un groupe de seconde qui ont pile 15 ans. Yanis est formel: « Je pense

que, derrière le mal, il y a toujours un endocrinement ou un traumatisme. En tout cas, cette origine a une forte composante mentale, psychologique. On ne pourrait pas attribuer une mauvaise action à un nouveau-né. Et pas non plus à un animal, même si les animaux ont des instincts et des comportements violents entre eux. En fait, ça n'aurait pas de sens. »

Je leur propose d'explorer cette notion du traumatisme: fait-on le mal parce qu'on nous a fait du mal auparavant? Elektra s'enthousiasme: « Oui, bien sûr, mais aussi, parfois, parce qu'on nous a fait trop de bien! Si on nous traite super bien et qu'on a envie de ressentir quelque chose – enfin, ce que je dis là, ça s'applique surtout aux ados –, on va avoir envie de pousser nos limites. On voudra connaître quelque chose du mal, c'est une forme de curiosité. » Parle-t-elle de la transgression des règles que posent les adultes? « Pas vraiment ou pas seulement, parce que la plupart de ces règles n'ont jamais été mises en place explicitement, poursuit Elektra. Elles ont juste été implantées moralement. » Et pousser ses limites, c'est vraiment faire le mal? « Oui et non, c'est délicat à dire, parce qu'à ce jeu-là, on risque moins de nuire aux autres que de se faire du mal à soi-même... »

Je leur demande si un événement les a confrontés au bien et au mal. « Pour moi, ça a été les attentats de 2015, dit Ibrahim. J'étais en primaire, pourtant dans un quartier bourgeois, le IX^e, et je sentais beaucoup de racisme. Après le Bataclan, les enfants se sont mis à

m'appeler "Ibrahim-Boum-Boum". Je ne sais pas si c'était de la méchanceté. C'était peut-être de l'inconscience. Ou alors, ça venait de leurs parents. » Tanguy renchérit: « Moi, j'ai vécu ce problème à travers un pote. Je l'ai accompagné dans un magasin où il a acheté un cadeau d'anniversaire pour sa mère. Quand la caissière lui a demandé s'il souhaitait conserver le ticket de caisse, il a répondu: "Non, merci." À la sortie, les vigiles nous ont arrêtés. Moi, ils m'ont laissé partir. Mais lui, ils l'ont emmené dans une pièce derrière pour un interrogatoire. La caissière a dû intervenir, mais elle ne se souvenait plus très bien. Le truc, c'est que mon ami est noir, et moi, je suis blanc. J'ai très mal vécu cela. Tout d'un coup, j'ai eu l'impression d'avoir trop par rapport à lui. »

Ibrahim reprend: « Par rapport à des situations comme celle-ci, j'hésite toujours entre deux pôles, Malcolm X et Martin Luther King. D'un côté, la violence face à la violence, de l'autre, la paix face à la violence. J'aime bien cette idée que tu peux montrer à un raciste que tu es plus malin que lui, et même "supérieur", même si je n'aime pas trop ce mot, parce que tu restes impassible devant sa haine, qu'elle ne t'atteint pas. Et en même temps, y a des moments où on a carrément envie d'aller à la confrontation. » Elektra intervient: « Cette opposition entre les méthodes fortes et les méthodes calmes, ça me fait penser au débat entre les suffragettes et les suffragistes, dans les premiers temps du féminisme. Ce sont deux manières différentes de réagir à l'injustice. Mais j'ai l'impression qu'il faut trouver un équilibre. La personne raciste ou sexiste doit se rendre compte de ce qu'elle a fait, et l'on doit soi-même rester positif et zen. Je crois que la bonne ligne c'est: "Je t'emmerde, mais de loin." »

Jusqu'ici, les adolescents que j'ai rencontrés ont peu évoqué l'actualité ou les grandes questions sociétales. En effet, l'une des conclusions que je tire de ce micro-trottoir est que les jeunes font de la philosophie première, universelle. Ils se fichent un peu de ce qui circule dans les médias, du discours des journalistes. Ils recherchent plutôt les fondamentaux: comment définir vraiment le bien et le mal? Finalement, je leur demande: « Vous êtes jeunes, vous avez toute la vie devant vous, est-ce qu'il n'y a pas des choses que vous aimeriez changer? » Tanguy répond gravement, sans malice apparente: « Disons que, pour nous, à 15 ans, c'est déjà trop tard. On est trop vieux, on a fait trop de compromis, on ne pourra pas changer le monde. Mais peut-être qu'on pourrait essayer d'éduquer un peu la génération qui vient, pour qu'elle fasse mieux que nous! »

Les prénoms ont été modifiés. Les photos de cet article n'ont aucun lien avec les lieux et les personnes interrogées.

SUJETS SENSIBLES

Religion, laïcité, discrimination, tolérance, morale... Sur ces thèmes explosifs, les adolescents ont des points de vue radicalement différents de ceux de leurs aînés. Je suis allé les écouter dans un lycée du Val-du-Marne. Reportage sans fard.

Par Michel Eltchaninoff

Je n'avais pas remis les pieds dans cette salle de classe depuis quinze ans. En ce jeudi d'avant les vacances de février, elle est baignée de soleil, exactement comme dans mon souvenir, et semble même perdu dans la nature. Les bâtiments du lycée Adolphe-Chérioux de Vitry-sur-Seine, dans le Val-de-Marne, sont en effet disséminés au cœur d'un immense parc, au bord de l'ancienne « nationale 7 ». Ils ont été bâtis il y a une centaine d'années pour servir d'orphelinat et d'école professionnelle – un ensemble légèrement mélancolique. Dans les années 1930, les garçons y apprenaient la plomberie, la serrurerie ou l'électricité. Les filles la coiffure, la teinturerie ou le secrétariat. Aujourd'hui, c'est un grand lycée

••• général et technologique. J'y ai enseigné la philosophie une année durant. « Chérioux » était considéré comme un lycée difficile. Des agressions d'enseignants et des bagarres entre élèves y avaient lieu de temps en temps. Mais des profs exceptionnels ne comptaient pas leur temps pour aider les jeunes à progresser. À l'époque, l'idole de certains ados était Dieudonné. Les questions qui hantaient les esprits étaient le racisme, le passé colonial, la domination blanche et ce qu'ils appelaient « le système ». Et aujourd'hui ?

« **PAS CHARLIE** »

Grâce à leur professeur d'histoire-géographie Christian Ollivier, je passe une heure et demie avec une demi-classe (Covid oblige) d'élèves de seconde : Sofia, Ikram, Karima, Rahma, Rachid, Mariam, Julie, Gwendoline, Mathis, Helya, Quentin (chacun a eu le choix de donner son vrai prénom ou un autre), plus deux élèves qui ne veulent pas donner leur nom. Certains interviennent souvent, d'autres sont plus timides. Je leur propose de parler sans fard de la liberté d'expression, de la religion et du racisme.

« Pour vous, la liberté d'expression a-t-elle des limites ? »

— Ben, bien sûr...

— Oui !

— Lesquelles ?

— Se moquer d'une religion, commence Mariam.

— Et si c'est juste pour rigoler ?

— C'est pas marrant. »

Dont acte. « On peut rigoler sur plein d'autres trucs, s'insurge Rachid, assis tout à gauche. On n'est pas obligé de s'attaquer à une religion et de créer des conflits directement. Car le but de se moquer d'une religion est de créer du conflit. Ce n'est même pas un débat à avoir. » Quentin, lui, axe son argumentation sur un principe de tolérance absolue : « C'est leur vie s'ils sont religieux. Pourquoi est-ce que ça m'intéresserait ? Je ne veux pas les juger. »

Je leur demande alors : « Donc, vous n'êtes pas vraiment des lecteurs de Charlie Hebdo ? » Brouhaha dans la classe. Tout le monde connaît apparemment : « Nooon ! » Selon Karima, assise au premier rang, « à Charlie Hebdo, ils ne sont pas dans l'humour. Ils sont dans le jugement. Ils font croire qu'ils rigolent, mais, en réalité, ils veulent faire passer un message ». On voit que la question religieuse, centrée sur l'islam, apparaît immédiatement dès qu'on parle de liberté d'expression. L'affaire des caricatures de Mahomet, les attentats contre les membres de la rédaction de Charlie Hebdo et les suivants sont passés

« Quand je me sens oppressée,
 triste, dépassée par les événements,
 je me tourne vers ma religion,
 et cela m'apaise.
 Mais pas seulement,
 car c'est ma religion
 qui m'éduque le plus »

KARIMA.

ÉLÈVE DE SECONDE AU LYCÉE ADOLPHE-CHÉRIOUX DE VITRY-SUR-SEINE

par là. L'atmosphère semble avoir changé sur cette question depuis mon année d'enseignement là-bas.

À LA RECHERCHE DE LA BONNE LIMITE

Ce qui est étonnant, c'est qu'ils vont dans le détail, sans que je les pousse, et tentent de définir des critères assez précis, sur un plan éthique. Rachid propose une première distinction : « Il faut s'arrêter au moment où on commence à offenser la personne. » Donc il est d'accord avec la loi, qui distingue la liberté de se moquer d'une religion en général, mais condamne le fait d'agresser des personnes ? Pas complètement : « Ça dépend jusqu'où ça va. Il faut que les propos soient réfléchis et qu'ils n'aillent pas trop loin. Il faut que ce soit un vrai point de vue. »

Est-il prêt à écouter les propos d'une personne qui considère, par exemple, que le Coran contient des versets appelant à la violence, ce qui signifierait que l'islam est une religion violente par essence ? Karima réagit vivement : « Non, ça c'est de l'acharnement, je suis désolée. On ne parle que de ça ! À partir d'un moment, il faudrait changer le disque, surtout que les arguments viennent de personnes qui ne connaissent pas vraiment la religion. Il faudrait ramener des gens qui aient un minimum de culture et qui savent de quoi ils parlent. » Ces élèves ne sont pas dupes des emballements médiatiques et rejettent vigoureusement le bruit de fond « anti-islam » de l'époque.

Ils semblent aussi avoir parfaitement compris la vague décoloniale qui cherche à redéfinir les fondamentaux de la xénophobie. Pour eux, le racisme ne réside pas uniquement dans l'intention de celui qui s'exprime. Il s'enracine dans une histoire de domination coloniale. Karima propose ainsi une autre limite à la liberté d'expression : « Cela dépend de qui ça vient. Certaines personnes, par rapport à leur histoire, ne peuvent pas rigoler d'autres personnes. Je suis algérienne. Et la France a colonisé l'Algérie. Si un Français parle mal de mon pays, même si c'est juste pour la rigolade, je vais très mal le prendre. » Sofia, de l'autre côté de la classe, sur la droite, propose un autre angle d'attaque, plus éthique que politique : « Ce n'est pas parce que vous pensez quelque chose que vous allez le crier à tout le monde, surtout si les autres ne sont pas d'accord. Il ne faut pas forcer les gens à penser exactement comme vous. Sinon, ça va faire un grand... un grand... quelque chose qui va causer un problème. » Et qu'en pensent les autres ? « À partir du moment où vous offensez la personne, abonde Julie, il faut arrêter. » Mathis admet que, parfois, l'humour noir le fait rire, mais « il ne faut pas aller trop loin ».

La classe est en apparence unanime, même si je distingue certains élèves plus véhéments et d'autres plus en retrait. Risquer d'offenser les sentiments religieux de quelqu'un est pour eux condamnable. Soit on est porteur d'une histoire de domination qui l'interdit, soit on fait du mal à la personne en parlant

de sa religion, soit on ne connaît pas suffisamment cette religion, soit on parle en l'air ou avec malveillance. Seule une critique argumentée et de bonne foi semble admise, au moins en théorie. La multiplicité des réponses qu'apportent ces jeunes montre que la distinction républicaine entre offense d'une personne et critique d'une religion ne leur paraît pas du tout évidente.

LES VALEURS RÉPUBLICAINES ? « UN MENSONGE »

Je leur demande alors ce qui pour eux est sacré. Une jeune fille commence: « Ce qui est sacré pour moi, ce n'est pas forcément les origines. C'est plusieurs choses personnelles. La famille... Plusieurs choses... » Un garçon intervient en la coupant presque: « La religion. La famille. » Un débat s'installe, très feutré, entre eux. Un autre garçon considère en effet qu'il « n'y a pas que la religion qui soit sacrée. Ça peut être des valeurs, une façon de vivre ». Pour plusieurs d'entre eux, le sacré ne se limite pas au religieux. Je leur demande alors si les valeurs de la République peuvent être considérées comme sacrées. Gros silence. Karima se lance: « Les valeurs de la République? Un mensonge. » Pourquoi? « Parce qu'elles ne sont appliquées qu'à un certain groupe de personnes. Il y en a qui passent au-dessus. Égalité? Je vois rien d'égal dans le système. Fraternité? Encore moins. On vit dans la banlieue. Un jour, on est partis au cinéma à Paris pour nous retrouver avec nos enseignants. On a pris le métro tout seuls. On marchait, et les seules personnes qui se sont fait contrôler, violemment en plus, c'étaient des gens d'origine maghrébine ou des Noirs. On était traumatisés. On s'est dit qu'on ne prendrait plus jamais le métro. Ou on sera obligés de regarder par terre. La police, normalement, ce sont les personnes qui nous protègent. Mais nous, quand on sort, quand on voit la police, on panique. Et ça, c'est très grave! Déjà, en tant que femme, je suis en panique quand je sors. Je ne vais même plus sortir de chez moi si ça continue! » Une autre jeune fille abonde en son sens: « La police ne voit pas tout le monde d'un même œil: elle se méfie toujours des Arabes et des Noirs. Aujourd'hui, on a peur, car il y a de plus en plus de violences policières. Les policiers prennent la confiance: pour eux, il n'y a pas de règles, pas de limites. »

LE VOILE ET LA CROIX DE JÉSUS

Et la laïcité? Mariam rappelle le principe: « C'est quand la religion est hors de l'école. On est tous égaux dans les écoles laïques. On n'a pas le droit de mettre le voile et on ne porte pas la croix de Jésus. » Mais quelque chose la révolte: « L'année dernière, une fille mettait toujours un collier avec la croix de Jésus au-dessus de son t-shirt, et les profs n'ont jamais rien dit. Personne ne lui a jamais fait une seule remarque. Alors que

les filles qui arrivent en portant le voile, on leur dit directement: "Enlève ton voile." Ce n'est pas égal. C'est injuste. » Mathis affirme qu'il n'est pas d'accord avec Mariam: « Maintenant, la croix est devenue une mode. Il y en a qui la portent comme des boucles d'oreilles, une bague, un collier, et je ne trouve pas ça hyper respectueux. Alors que, de base, c'est un objet religieux. » Il veut sans doute signifier que le port de la croix n'est pas, dans ce cas, un signe ostentatoire religieux. Mais comment le dire sans froisser Mariam?

Celle-ci reprend: « Personne n'a à me dire d'enlever mon voile. Les femmes musulmanes sont attaquées en permanence. En France, on n'est pas du tout libre. » Sofia, au premier rang, raconte: « C'est un peu pour ça que je n'en mets pas. Personne dans ma famille non plus, d'autant que ma mère travaille à l'hôpital. Elle veut éviter de se faire remarquer. Comme ça, tout le monde croit que c'est une Française comme les autres. Mais peut-être qu'elle aimerait bien le mettre. » Si certains croyaient que « l'affaire du voile » appartenait au passé, ils se trompent. Là encore, les élèves de confession musulmane se sentent discriminés et défavorisés par rapport aux chrétiens, et surtout maltraités.

SAMUEL PATY A-T-IL EU TORT ?

J'en arrive à l'assassinat de Samuel Paty. « Avec cette affaire, beaucoup de gens en ont profité pour descendre les musulmans et l'islam », énonce une élève. Un garçon nuance: « Je crois qu'il a critiqué une religion. Il n'aurait pas dû, mais ça ne méritait pas la mort. Je trouve ça grave qu'il ait été tué. » Karima enchaîne: « On n'a pas à enlever la vie à une personne. C'est vrai que ce qu'il a fait n'est pas bien. Il n'avait pas à montrer des choses comme ça. » Je rappelle qu'il avait proposé aux personnes susceptibles d'être choquées de sortir avant de montrer une caricature de Mahomet. « Cela veut dire qu'il savait que ça allait avoir un impact sur des gens, rétorque-t-elle. Alors, je ne comprends pas pourquoi il l'a montrée. Il ne fallait pas le faire. » Conclusion d'une autre élève: « Ça se fait pas ce qu'il a fait. C'est un manque de respect. » Karima, pourtant, considère que « la faute est des deux côtés. Attention, il n'aurait pas dû le faire, je ne prends pas parti pour lui, prévient-elle. Mais je pense que c'était aux élèves de faire la part des choses et de prendre sur eux. Je ne vois pas l'intérêt de rejeter la faute sur lui. Je ne pense pas qu'il ait voulu offenser des gens ». Quelles que soient les nuances exprimées, l'une des principales questions posées par les élèves qui ont pris la parole est celle de la responsabilité de l'enseignant lui-même – et non celle du tueur, des agitateurs islamistes ou des parents d'élèves. La minute de silence et les discours de l'Éducation nationale n'y ont pas changé grand-chose.

UNE MORALE SANS DIEU EST-ELLE POSSIBLE ?

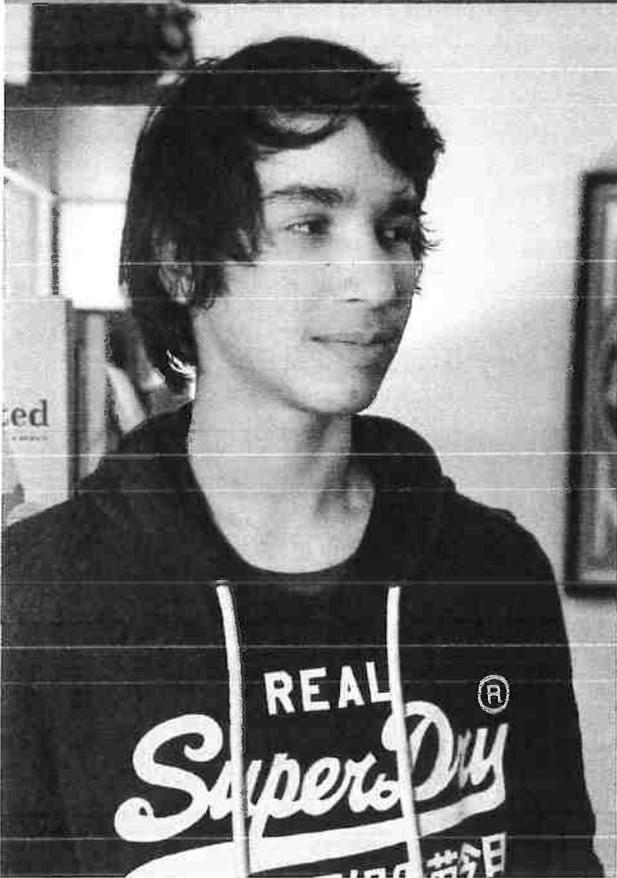
La religion paraît jouer une place centrale dans l'existence de certains.

Rachid assume totalement: « Toute ma vie tourne autour de la religion. » Il n'est ni un nouveau converti ni un révolté. Je lui demande s'il ne s'est jamais rebellé, comme certains de ses aînés, contre la religion: « Jamais de la vie! » Rahma n'est pas d'accord quand j'avance que les générations précédentes étaient plus soucieuses de se libérer du poids des religions que de s'y engager: « Dans le passé, il y avait plus de tensions, donc la religion était moins montrée. Liberté d'expression, Monsieur! » Que leur apporte la foi? « Quand je me sens opprimée, triste, dépassée par les événements, je me tourne vers ma religion, et cela m'apaise, répond Karima. Mais pas seulement, car c'est ma religion qui m'éduque le plus. » On peut tout de même envisager une morale sans Dieu, non? Une jeune fille, à la droite de la classe, le pense: « Il y a des personnes qui sont athées, qui ne croient pas en Dieu. Cela ne les empêche pas d'être morales. Savoir ce que c'est que le bien et le mal, ça s'apprend. Ça n'est pas forcément que la religion. » Plusieurs approuvent.

J'ai l'impression que certains sont moins religieux que d'autres, voire pas du tout. Ils respectent les croyants et refusent de les juger, mais ils n'ont pas non plus envie qu'on leur dise que seuls les religieux ont une morale. Une ligne de fracture se dessine. Une autre élève s'enhardit: « La religion peut aider à respecter les règles. Mais on peut le faire sans la religion. »

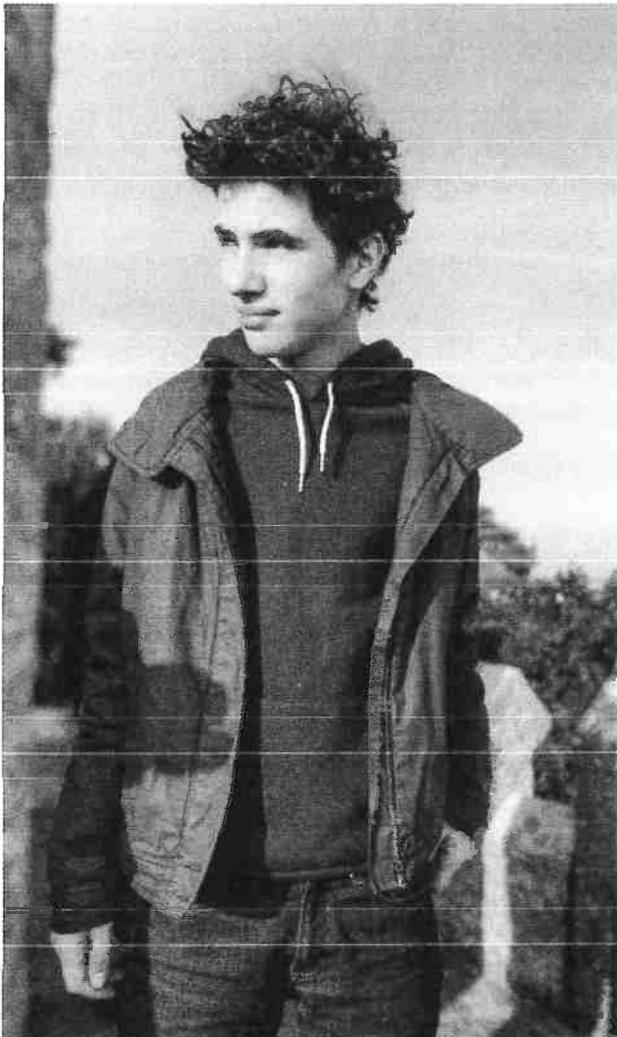
Je sors de la classe et me perds dans le parc, entre les bâtiments du lycée.

Que penser de cette discussion animée? Que plusieurs élèves religieux, se sentant discriminés par un discours « anti-islam » très prégnant et ne croyant plus aux valeurs de la République, imposent leurs vues aux autres élèves, tolérants, mais moins engagés? Ou que tous ensemble, très différents les uns des autres par leurs origines et leurs opinions, ils tentent de redéfinir des normes des rapports entre le politique et le religieux? C'est ce que laisse penser cette remarque de l'une des élèves du lycée Adolphe-Chérioux: « C'est nous les citoyens. À nous de faire changer les lois. » Dans tous les cas, ces ados ne ressemblent pas du tout à leurs aînés qui veulent se libérer du religieux et croient encore à l'idéal d'égalité républicaine. À l'époque de l'assassinat de Samuel Paty, des manifestations contre la violence policière et de #meeto, ces jeunes, eux, veulent tout changer. Et se sentent les moyens de le faire. ▢



LE NOUVEAU (DÉS) ORDRE AMOUREUX

Pour savoir ce qu'ils vivent et ce qu'ils pensent de l'amour, de l'amitié et du sexe, nous avons réuni par visioconférence dix jeunes âgés de 14 à 16 ans, issus de milieux les plus divers, d'Aix-en-Provence à Bruxelles, en passant par Bagnolet et Paris. Avec **Aïda N'Diaye**, professeure de philosophie en terminale dans les Yvelines, nous les avons incités à s'exprimer le plus librement possible et à échanger, à approfondir leurs propos, en veillant à ne pas les influencer par nos questions ou nos idées. Émerge une génération déchirée entre exigence de transparence et crainte de la déception. Mais qui aspire aussi à faire éclater les frontières du genre, de l'amitié et du désir. Pages coordonnées par **Martin Legros**



NE NOUVELLE FLUIDITÉ ENTRE L'AMITIÉ ET L'AMOUR

Longtemps, l'amour et l'amitié ont appartenu à des registres distincts. D'un côté, la *philia*, ce lien de réciprocité qui unit les êtres sur la base d'intérêts ou de convictions communes; de l'autre, l'*éros*, attraction physique mystérieuse qui électrise les corps. Pour les jeunes que nous avons interrogés, cette distinction tend à s'amenuiser. Les liens amicaux sont « primordiaux » et n'excluent pas une dimension érotique.

Sacha: Mes amis ont une place primordiale dans ma vie. Je passe énormément de temps avec eux, je ne pourrais pas m'en passer. Ils ont le même statut que ma famille.

Jeanne: L'amitié et l'amour, c'est hyper important, mais ce sont deux formes de complicité très différentes.

Simon: J'accorde plus d'importance à l'amitié, car elle est moins passagère. À notre âge, les relations amoureuses sont instables et compliquées.

Balthazar: Il peut y avoir un entre-deux. Pour nos amis les plus proches, avec lesquels on est en totale complicité, on ressent quelque chose de plus fort, sans qu'il y ait nécessairement du désir.

Diane: On nous a éduqués dans l'idée qu'il y a une distinction tranchée entre l'amitié et l'amour qui serait charnel. Je pense qu'il est possible d'éprouver du désir, d'avoir des relations sexuelles avec un ami. J'entretiens une relation avec une amie qui reste une amie, alors même que nous éprouvons du désir l'une pour l'autre. Cela ne met aucune barrière à notre amitié.

LA PERSONNE PLUS QUE LE GENRE

C'est sans doute LA grande révolution du moment. Dès lors que l'orientation sexuelle n'est plus vécue comme un destin mais comme un choix ouvert, c'est une personne que l'on élit. Du moins dans l'ordre du discours. Car, en fait, une majorité continue d'avoir le sentiment qu'on ne décide pas vraiment d'être attiré par les garçons ou par les filles. D'où une tension entre leur attirance réelle, genrée, et le sentiment qu'idéalement, la personne devrait l'emporter sur le genre.

Louise: En ce qui me concerne, je peux avoir des expériences avec des filles et des garçons. En ce moment, j'ai une relation avec une fille. Sur ce point, nous sommes plus « détendus » que ne pouvaient l'être nos parents. À leur époque, être amoureux d'un garçon quand on était un garçon, ce n'était pas tout à fait « normal ». Nous, ça ne nous pose plus aucun problème. Cela tient aussi au fait qu'il y a moins de comportements homophobes.

Astor : Moi, je ne pourrais pas avoir de relation avec un autre garçon. Cependant, je trouve ça bien qu'il y ait une sensibilisation à cette question aujourd'hui, à l'école notamment. Cela a un effet sur les comportements.

Balthazar : Je ne suis pas tout à fait d'accord. Dans mon lycée, il y a des gens pas du tout ouverts sur cette question. Je les entends dire des choses du style : « Si mon enfant est homosexuel, je l'abandonne. » C'est affreux !

Diane : Ça dépend de l'environnement. J'habite dans le Marais, à Paris, avec ma mère. C'est un quartier ouvert sur le sujet, on y voit beaucoup de drapeaux gay. À l'inverse, avec mon père, je vis en banlieue. C'est très différent là-bas. Je me suis pris beaucoup de remarques homophobes dans la rue, même si les filles qui se baladent main dans la main s'en prennent moins que les garçons. Dans notre système patriarcal, le garçon qui est attiré par les garçons est nécessairement une « tarlouze »... Notre génération cherche à s'émanciper des principes patriarcaux qui sont installés depuis des millénaires.

Rosalie : Personnellement, je trouverais ça « top » d'être attirée par les deux genres, mais rien n'y fait, même si je trouve une fille très belle, je ne suis pas attirée par elle.

Astor : Je suis d'accord. Je ne pense pas pouvoir être attiré par un garçon. Je peux vouloir devenir son ami, mais je ne serai jamais attiré. Je ne pense pourtant pas être quelqu'un de « coincé »...

Balthazar : Pareil. Je ne suis pas attiré par les garçons. Cela va peut-être changer, mais pour l'instant, je m'intéresse plus au genre qu'à la personne en elle-même... malheureusement.

Jeanne : Moi, je suis bisexuelle. J'ai été attiré à un moment par une personne non binaire, et cela m'a ouvert davantage. Les hétéros sont d'abord attirés par un genre exclusif, alors que, pour moi, c'est la personne qui prime.

Louise : Je suis aussi bisexuelle, et lorsque je sors avec une personne, c'est pour ce qu'elle est « à l'intérieur ». Personne ne devrait être défini par son genre.

Nils : Je me suis toujours dit qu'il faut s'intéresser à la personne plutôt qu'à son corps ou à son sexe. Mais je dois admettre que je ne vais pas vers les garçons. Je vais toujours vers les filles. C'est sans doute un blocage qui s'est imposé à moi par mon éducation, la pression sociale ou mon expérience exclusivement féminine. Car, dans le fond, je suis convaincu qu'on est tous bisexuels au départ. Comment savoir quel est mon désir le plus profond si ces filtres le canalisent de toute façon ?

Rosalie : Sur les réseaux sociaux, il y a des images dominantes du corps idéal. Même si l'on prétend aujourd'hui que « tous les corps sont beaux », il est difficile de se défaire de ces images. Il n'empêche, parfois un mec

qu'une copine trouve super bien ne me plaît pas du tout. C'est donc qu'il y a une attirance instinctive derrière ces filtres que la société installe en nous.

DÉCRYPTER LES SIGNES DU CONSENTEMENT

Le consentement est l'autre mutation fondamentale du moment. Il faut s'assurer de l'accord du partenaire mais fixer aussi avec lui, en toute transparence, les termes de la relation. Or, en l'absence d'un contrat express, comment identifier les signaux permettant d'être certain que l'autre est d'accord ?

Balthazar : Parfois, tu as envie d'aller plus loin, mais tu n'es pas sûr que ton partenaire ait envie et, du coup, tu te retiens. La base d'une relation, c'est quand même la communication. Quand on a une bonne relation, on parle de tout, on est plus détendus... Évidemment, tout ne passe pas par la parole. Pour le premier baiser, qui doit prendre l'initiative ? Moi, j'ai l'impression que ça se fait à deux. On détecte les signaux, ça se fait naturellement.

Louise : Je suis d'accord avec les signaux. On est à un rendez-vous, on s'est envoyé des messages avant, arrive le moment précis où on ressent bien que quelque chose se passe. C'est alors aux deux de le ressentir et de le faire en même temps.

Nils : Moi, cette histoire des signaux me fait peur ! Le consentement est devenu de plus en plus important, et c'est très bien. Mais les signaux corporels, ils sont parfois trompeurs. À la limite, il faudrait signer un contrat pour être sûr de ne pas surinterpréter les signes de l'autre.

Garance : Il faut absolument que chacun soit d'accord. Dans l'acte sexuel, le partenaire doit être consentant à 100 %. Il faut être clair et transparent sur ce qui se passe. Mais cela vaut aussi pour la suite. Il faut savoir ce que chacun veut mettre dans la relation. On ne va pas signer un contrat, bien sûr. Mais le sexe, c'est mutuel, ou cela n'a pas lieu d'être.

NI DÉPENDANTS NI IDÉALISTES

Même s'ils aspirent à vivre des histoires fortes, ces adolescents redoutent que l'amour ne les prive de leur indépendance. Ayant vu leurs parents s'aimer et se séparer, ils sont tiraillés entre l'idéal du couple et l'intuition qu'il est peut-être vicié à la base. Du coup, ils développent une stratégie de compromis : réduire leurs attentes tout en diversifiant les expériences. Avec une règle d'or : la transparence.

Jeanne : J'ai une amie qui est effrayée par l'amour. J'ai essayé de l'aider en ayant une relation avec elle, mais ça n'a pas marché. Elle

a peur d'être dépendante de quelqu'un qui la quitterait ensuite. Quand ses parents se sont séparés, ça l'a marquée.

Rosalie : Cela vient aussi des films et des séries qui idéalisent complètement la relation, alors que, dans la « vraie vie », les choses se passent autrement. Un truc bête : dans les séries, on a l'impression que lorsque deux personnes s'embrassent, ça leur procure un plaisir incroyable, alors qu'en vrai, c'est rien du tout.

Jeanne : On vit toujours dans une culture où le modèle du couple et l'idée qu'il faut se marier, avoir des enfants, fonder une famille, est omniprésente. En fait, c'est hyper cliché. Et cela ne correspond pas du tout à la réalité.

Louise : D'accord. Depuis qu'on est toutes petites, on nous raconte, à nous les filles, des histoires de princesses censées nous faire rêver. Comme s'il était impératif de s'engager pour la vie.

Garance : Il ne faut pas avoir trop d'attentes, sinon les déceptions seront au rendez-vous. Et puis, avoir un modèle puissant, c'est compliqué, car notre partenaire ne partage pas nécessairement le même que nous.

Sacha : Est-ce qu'il faut être en couple pour être heureux ? Il n'y a pas de raison de mépriser les célibataires. Mais la solitude, c'est pas drôle.

Diane : Oui, mais on peut aussi avoir plusieurs partenaires en même temps. Car ce que l'un m'apporte, l'autre ne me l'apporte pas. Tant que tout le monde est d'accord et qu'on est transparent, c'est une option qu'il ne faudrait pas exclure.

Nils : Je suis d'accord. Tu peux trouver la bonne personne dans une ville. Mais qui te dit qu'il n'y a pas une bonne personne dans chaque ville ? Il faut expérimenter. Et multiplier les expériences plutôt que de croire qu'il n'y a qu'une seule personne qui te convient et qui t'attend quelque part.

Balthazar : Et la jalousie, tu en fais quoi ?

Diane : Si tout le monde est au clair, il n'y a pas de raison d'être jaloux. Par contre, le mensonge et la tromperie à la Don Juan, c'est ringard. Si tu n'es pas sincère et transparent, ça ne sert à rien d'aimer. ☺

Participants et participantes :

Diane Birague*, 16 ans, Paris
 Sacha Defaud, 14 ans, Suresnes
 Garance Imbert, 15 ans, Aix-en-Provence
 Rosalie Lepage, 16 ans, Paris
 Nils Lopez, 16 ans, Bruxelles
 Jeanne Martin*, 16 ans, Clermont-Ferrand
 Balthazar de Saint Simon, 16 ans, Paris
 Astor Ulad-Mohand, 15 ans, Paris
 Louise Wilfert, 14 ans, Bagnolet
 Simon, 15 ans, Paris

*Leurs prénoms et noms ont été modifiés.

Nous remercions Aïda N'Diaye pour sa participation.

Retrouvez l'intégralité de cette discussion sur Philomag.com



OLIVIER HOUDÉ

*Professeur de psychologie
à l'université Sorbonne-Paris-Cité.*

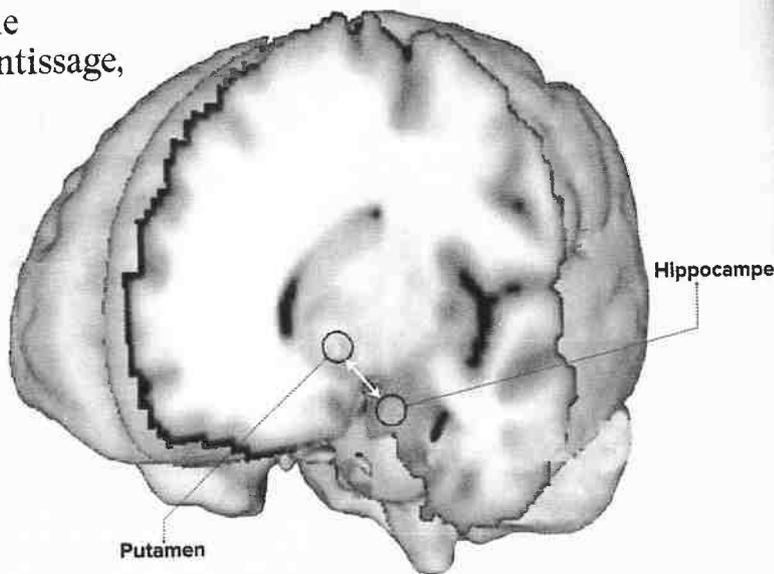


DÉVELOPPEMENT

Les étonnants pouvoirs du cerveau adolescent

Entre 13 et 17 ans, le cerveau déploie de surprenantes capacités d'apprentissage, s'il est correctement encouragé.

Goût du risque, recherche de sensations... Les adolescents sont souvent perçus comme impulsifs et peu conscients des dangers, à cause d'un cerveau en pleine construction. Or ce cerveau, justement du fait de sa forte sensibilité aux récompenses, serait très apte à la mémorisation. Récemment, Juliet Davidow, Daphna Shohamy et leurs collaborateurs des universités Harvard et Columbia ont exploré en imagerie par résonance magnétique fonctionnelle les cerveaux d'une quarantaine d'adolescents de 13 à 17 ans, comparés à un groupe de jeunes adultes de 20 à 30 ans. Dans les deux groupes les participants devaient réaliser des tâches qui testaient leurs capacités d'apprentissage de connaissances par renforcement, avec des retours positifs ou négatifs sur leur performance, ainsi que leurs capacités de mémoire épisodique. Cette forme de mémoire stocke les souvenirs précis et personnels, tels des épisodes de vie. Elle dépend d'une région particulière, appelée hippocampe, dans le lobe temporal médian.



Les résultats de l'étude démontrent que le cerveau des adolescents est assez exceptionnel sur le plan cognitif. En effet, il apprend beaucoup mieux à partir des renforcements – surtout positifs, les fameuses récompenses –, de façon incrémentale, et le lien entre cette aptitude d'apprentissage et la mémoire épisodique est plus puissant chez les ados que chez les adultes. Ainsi, en se prêtant à une expérience de psychologie expérimentale et de neurosciences cognitives, ces jeunes ont permis de démontrer scientifiquement, pour tous les ados du monde, qu'à cet âge (13-17 ans) le cerveau a des capacités insoupçonnées à condition d'être correctement stimulé. ●

Quand un adolescent apprend, deux parties de son cerveau dialoguent: le putamen assimile les compétences et l'hippocampe grave le souvenir du contexte et des expériences positives associées.



QUEL PARTI EN TIRER ?

Ces résultats confirment l'importance encore plus grande de l'éducation en famille et à l'école à cet âge, car ce sont les retours de l'environnement qui font avancer rapidement le cerveau. À l'inverse, si l'ado n'a pas de quoi alimenter ce processus d'apprentissage, il décroche cognitivement – et scolairement. Et si le numérique peut être une chance pour l'apprentissage, l'hypersensibilité aux retours sur les réseaux sociaux (la culture du « like ») provoque chez certains ados un décrochage émotionnel qui peut être dramatique.

Adolescence le chaos émotionnel

La fragilité psychique et émotionnelle des ados les rend vulnérables. Certains auteurs parlent de crise « *borderline* ». Que recouvre ce terme ?

HUGO ALBANDEA

Anita (1) a 16 ans. Elle vient d'être admise à l'hôpital psychiatrique parce qu'elle s'est enfoncé un couteau dans la cuisse lors d'une dispute avec son père. Anita a pris l'habitude de s'automutiler depuis plusieurs semaines. Elle est très en colère contre sa mère, partie vivre à l'étranger alors qu'elle avait 6 ans, la laissant avec un père parfois maltraitant. Comme environ 10 % des adolescents (contre 2 % des adultes), Anita présente un trouble *borderline*.

Dépasser la limite

Le mot est apparu en 1884, sous la plume du psychiatre Charles Hamilton Hugues. Ce dernier décrit des patients au bord de la folie (d'où le terme *borderline*, souvent traduit par « limite »). Tantôt ils semblent en bonne santé mentale, tantôt ils basculent dans un état semblable à la psychose (caractérisé par une perte de contact avec la réalité et d'importants troubles de la relation). Si le terme a longtemps été un fourre-tout, il est aujourd'hui mieux défini. Dans *La Personnalité normale et pathologique* (3^e éd., 2011), le psychanalyste Jean Bergeret lui attribue des caractéristiques spécifiques (angoisse d'abandon, image de soi dégradée, relations fusionnelles...). Aujourd'hui, le *Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux* (DSM-5), qui sert de référence, mentionne un « trouble de la personnalité *borderline* », marqué par une instabilité dans trois domaines : les relations, l'image de soi et les émotions.

La dérégulation émotionnelle peut se

manifeste par de violents accès de colère, mais aussi par une hypersensibilité ou un sentiment chronique de vide (60 % des personnes souffrant de trouble *borderline* vivent des épisodes dépressifs). Ces affects sont souvent difficiles à identifier et peuvent resurgir sous forme de passages à l'acte : consommation excessive d'alcool ou de drogues, scarifications, violences, voire tentatives de suicide. Dans un tel chaos émotionnel, les relations sont intenses, marquées par

montrent que seulement moins d'un tiers des adolescents diagnostiqués *borderline* le sont encore deux ans après (2). Aucune continuité du trouble *borderline* entre l'adolescence et l'âge adulte n'a été démontrée. C'est ce qui amène certains psychiatres, comme Marion Robin, à remettre en cause le diagnostic : les symptômes *borderline* ne renvoient pas directement à une structure de personnalité éponyme (3). Dans cette période de transition qu'est l'adolescence, la personnalité est en effet rarement figée. La *Classification internationale des maladies* (CIM-10) ne reconnaît d'ailleurs aucun trouble de personnalité avant 18 ans. Plutôt que de parler de trouble *borderline*, M. Robin emploie le terme de « crise *borderline* à l'adolescence ». Les symptômes sont les mêmes, mais ils ne durent pas.

Pourquoi les adolescents sont-ils sujets à une telle « crise » ? La dérégulation émotionnelle s'explique premièrement par les transformations du cerveau. Entre 12 et 24 ans, le cortex préfrontal (responsable du contrôle des émotions et de l'empathie) est un véritable chantier (4). Les stimulations extérieures sont difficiles à gérer, d'autant que les capacités perceptives sont plus importantes que chez l'adulte. Il faut ajouter à cela les changements propres à l'adolescence : émancipation des figures parentales, prise en main de son propre avenir, puberté... « *La tâche fondamentale de l'adolescent est bien de repenser son psychisme pour en élaborer un nouveau* », explique Alain Braconnier, psychiatre et psychanalyste spécialiste de l'adoles-

◆
Aucune continuité du trouble borderline entre l'adolescence et l'âge adulte n'a été démontrée.
◆

l'excès : l'autre est soit idéalisé soit détesté. La moindre déception peut transformer une relation harmonieuse en conflit explosif. Cela s'explique en partie par la peur d'être abandonné. Les sujets font tout pour ne pas l'être, quitte à maintenir un lien hostile avec autrui.

C'est peu dire que la vie émotionnelle d'Anita était instable. Pourtant, après son séjour à l'hôpital, elle a pu reprendre une scolarité normale. Deux ans plus tard, elle ne s'automutilait plus et son impulsivité comme ses accès de colère avaient nettement diminué. Son cas n'est pas une exception. Les études au long cours



de son départ. Elle a également appris à gérer ses montées de colère autrement que par les automutilations. Si les antidépresseurs l'ont accompagnée quelque temps, son travail sur ses propres sentiments a été primordial.

Faire le distinguo entre crise d'ado et crise *borderline*

La crise *borderline* ne ressemblerait-elle pas à une simple crise d'adolescence en plus intense ? L'instabilité typique du trouble *borderline* semble refléter l'instabilité propre à beaucoup d'adolescents. Pour la psychiatre M. Robin, le terme « crise d'adolescence » doit être nuancé : « Il peut décrire un épisode très sévère relevant de la psychiatrie comme un passage normal de la vie, qu'il faut éviter de médicaliser à outrance. Il ne faut pas confondre crise *borderline* et adolescence (7). » Sans être une pathologie, l'adolescence reste une période de fragilité, associée, c'est là son paradoxe, à la construction de l'individu. Pour Daniel Siegel, neuropsychiatre, l'immaturation cérébrale qui précède l'âge adulte jouerait d'ailleurs un rôle clé : elle permettrait aux adolescents de prendre les risques nécessaires à leur émancipation. Pour leur entourage, cela implique patience et compréhension, afin qu'un adulte plus stable puisse advenir. ■

Roy McManis/Getty

cence (5). Alors même qu'ils sont fragilisés, les ados doivent trouver des stratégies pour s'adapter. Drogue et alcool peuvent jouer un rôle anesthésiant, pour pallier le manque de régulation émotionnelle. La frustration débordante peut se transformer en autoagressivité, voire en idées suicidaires.

Surmonter la crise

Les symptômes *borderline* peuvent disparaître une fois la pression (biologique, sociale et psychique) de l'adolescence passée. Mais comment surmonter cette période délicate ? Pour la psychologue Raphaëlle Miljkovitch, spécialiste des relations familiales, un lien de qualité avec les parents constitue une assise solide. Dans le cas des conduites addictives par exemple, le fait d'avoir des

parents stables, capables de réguler leurs propres émotions, permet de prémunir l'adolescent contre une dépendance à long terme.

Autre piste : apprendre à identifier ses émotions. C'est ce que propose la psychologue positive. Ainsi, la psychiatre Déborah Ducasse invite les personnes souffrant de symptômes *borderline* à déterminer ce qui est vraiment important dans leur vie (6). Cela passe par l'identification des sentiments, auxquels il faut donner du sens. L'auteure explique que ce ne sont pas les émotions qui sont dangereuses, mais « les stratégies que nous mettons en place pour ne pas les ressentir ». Cette prise de conscience émotionnelle a joué un rôle important dans la guérison d'Anita, qui a pu dire à sa mère le ressenti qu'elle éprouvait à cause

(1) Le cas d'Anita est extrait de *Troubles de la personnalité borderline à l'adolescence*, Maurice Corcos, Alexandra Pham-Scottet, Mario Speranza (dir.), Dunod, 2013.

(2) David Bernstein *et al.*, « Prevalence and stability of the DSM-III-R personality disorders in a community-based survey of adolescents », *The American Journal of Psychiatry*, août 1993.

(3) Marion Robin, « État limite, personnalité borderline, ou crise borderline à l'adolescence ? », in *Troubles de la personnalité borderline à l'adolescence*, op. cit.

(4) Daniel Siegel, *Le Cerveau de votre ado. Comment il se transforme de 12 à 24 ans*, Les Arènes, 2018.

(5) Alan Braconnier, *La Menace dépressive à l'adolescence*, Érès, 2019.

(6) Déborah Ducasse et Véronique Brand-Arpon, *Borderline. Cahier pratique de thérapie à domicile*, Odile Jacob, 2017.

(7) Voir Marion Robin, *Ado désemparé cherche société vivante*, Odile Jacob, 2017.



La violence
en question

Pourquoi les ados se font-ils mal ?

Les comportements autodestructeurs – anorexie, scarifications, mutilations – sont une façon pour l'adolescent d'agir sur sa vie. Des outils existent pour mieux les prévenir.

PHILIPPE JEAMMET

Professeur émérite de l'enfant et de l'adolescent à l'université Paris-V, il a publié, entre autres, *Pour nos ados, soyons adultes*, Odile Jacob, 2008.

L'adolescence se caractérise par un début d'autonomie, et donc par une nouvelle distance relationnelle aux parents. En ce sens, elle représente un puissant révélateur : l'adolescent met à l'épreuve ses propres ressources, c'est-à-dire ce dont il hérite de sa famille et de son enfance. Même s'il va bien, il voit vaciller son sentiment de sécurité interne, son image de lui-même, autrement dit sa confiance en lui et dans les autres. Les pathologies psychiatriques de l'adolescence, par les vulnérabilités qu'elles expriment, ne font que redoubler cet effet révélateur de l'adolescence normale.

Parfois apparaissent des conduites qui paraissent inhabituelles à l'entourage : le retrait, l'évitement subi des liens habituels, le dénigrement de soi, de ses compétences ainsi que toutes les formes d'attaque du corps qui vont des accoutrements provocants jusqu'aux scarifications en passant par la trichotillomanie (l'arrachage compulsif de ses poils) ou l'anorexie mentale ; la tentative de suicide en étant la forme extrême.

Menace sur le territoire

Les apprentissages scolaires sont également une voie privilégiée d'expression : basculement soudain d'une réussite en son contraire. Il en est de même de la qualité des relations sociales et notamment des liens avec les objets d'attachement privilégiés. On assiste à ce renversement plus ou moins brutal de la proximité et de la dépendance affective en son contraire

avec souvent un caractère ostentatoire et provocant qui désarçonne les parents et les déçoit. Déception que l'adolescent semble tout faire pour renforcer en se montrant de plus en plus difficile...

Les facteurs déclenchant de ces conduites sont souvent difficiles à cerner. La puberté en elle-même est un facteur, en ce sens où elle correspond à une variation de la relation à quiconque représentait jusqu'à un repère ou un appui : parents, mais aussi professeurs, amis, etc. L'adolescent peut alors se sentir « débordé » par les autres, ou, en miroir, confronté à une menace de soumission aux autres. Si ces ressources, conjuguées aux soutiens environnementaux de l'adolescent, sont insuffisantes pour contenir la tension que cette situation fait peser sur son équilibre psychique, il peut survenir un douloureux vécu d'impuissance.

À ce vécu d'impuissance, l'adolescent répond comme l'animal qui perçoit une menace sur son territoire. L'être humain considère comme son « territoire » tout ce à quoi il confère une valeur : sa famille, ses croyances, mais aussi bien son club de foot, sa bande de copains, etc. Quand il se sent menacé sur ce territoire, il a tendance à vouloir reprendre activement la main sur ce qu'il a eu le sentiment de subir. Il éprouve la nécessité de se percevoir à

nouveau comme acteur de sa vie, afin d'éviter l'effondrement ou la désorganisation. La destructivité est la forme la plus accessible de cette maîtrise. Si le plaisir et le succès sont toujours aléatoires, comme tout ce qui est de l'ordre de la vie, car ils dépendent de la réponse des autres, le déplaisir, l'échec provoqué et l'autodestruction sont toujours sûrs, surtout quand on les provoque soi-même. Plutôt s'infliger soi-même ce que l'on craint de subir que de se le voir imposer par autrui. Ce n'est pas un choix mais cela peut devenir la tentation d'en faire ce que le psychanalyste américain Erik Erickson appelait une « identité négative ».

Anesthésique émotionnel

Toutes ces conduites ont également en commun de prendre la forme d'une amputation d'une partie des acquis et des potentialités dans l'un des trois champs nécessaires au développement : le corps, les apprentissages, la sociabilité. Les scarifications en sont un exemple caricatural. Si l'on demande à ces jeunes filles pourquoi elles se scarifient, elles ont beaucoup de peine à trouver une réponse sauf, en fin de compte, le fait que ça les soulage - c'est là la clé de ce type de conduites. Ce n'est pas un choix de leur part mais bien une contrainte subie, à laquelle elles tentent dans un second temps d'adhérer ou même de considérer comme un choix défilé. Pourquoi cette adhésion voire cette appropriation de ces conduites ? Parce qu'elles apportent un soulagement et rassurent ces sujets. Pourquoi ce ras-



Christine Hart/PhotoPOR/L'Alsace

lagement ? Parce que le moi retrouve ainsi un rôle actif face à la menace de débordement.

En revanche, si quelqu'un d'autre cherche à imposer à l'adolescent ce qu'il s'inflige lui-même, la réaction est immédiatement inverse : il se révolte, crie à l'injustice, se pose éventuellement en victime.

Ces conduites se nourrissent toujours de déceptions accumulées. Mais la déception est elle-même proportionnelle au désir et à l'envie qui lui sont sous-jacents. Elle se nourrit de l'intensité du désir pour pousser le sujet à se priver de ce dont il aurait le plus envie : la nourriture pour les anorexiques, le bien-être physique et moral pour les adolescents qui se blessent

ou se mutilent. La compulsion de répétition, caractéristique de ces conduites autodestructrices, est ainsi paradoxalement au service de la sauvegarde voire du triomphe de la maîtrise, tout en conduisant à des blessures plus ou moins graves, quand ce n'est pas à la mort. La conduite autodestructrice permet d'éponger la souffrance, véritable anesthésique affectif. L'émotion - tristesse, angoisse, etc. - s'efface au profit de la sensation - douleur, faim, etc. - sur un mode qui peut prendre une véritable dimension addictive. On parle parfois de masochisme, ce qui supposerait une forme de plaisir, voire d'érotisation. C'est toujours possible, mais le masochisme semble bien secondaire par rapport au soulagement apporté par cette reprise d'une position active. On observe d'ailleurs aussi des conduites autodestructrices chez les enfants en bas âge. On y retrouve l'absence de plaisir et le besoin compulsif d'une autostimulation pour se sentir exister. Ces comportements seront d'autant plus destructeurs que la carence relationnelle de l'enfant sera plus massive.

Un soulagement momentané

Ces conduites sont souvent difficiles à vivre pour l'entourage. Pour trouver la réponse adaptée, il est nécessaire de comprendre qu'elles ne sont pas un choix, contrairement à ce que pensent souvent les adolescents. Elles s'imposent à eux car elles leur apportent un soulagement momentané, ce en quoi elles ne sont pas aussi « folles » que l'on peut parfois le croire. Mais elles ne sont pas justes, car il n'est jamais acceptable de s'abîmer d'une façon ou d'une autre pour se sentir exister et moins mal. En ce sens, si elles ne sont pas toujours pathologiques, elles sont toujours pathogènes. Elles ne doivent pas devenir le moyen habituel pour l'adolescent de réguler ses tensions. Il revient aux adultes de ne pas laisser les adolescents dans ces comportements à la fois non choisis et destructeurs, d'essayer d'en comprendre les raisons avec lui et de prendre les mesures pour l'aider à trouver d'autres moyens d'expression et reprendre confiance en lui et dans les autres. ■